

ΒΕΡΟΙΑΣ

9

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΒΕΡΟΙΑΣ

800
ΣΜ

Αριθ. εισ 3729

Δωρεά: Υπουργείου

Πολιτισμού και Επιστημών



GRVER-00450

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Lucie Jaglowski

ŒUVRES CHOISIES
DE
VOLTAIRE

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΒΕΡΟΙΑΣ

1800
Αριθ. εισ

3729

ΔΩΡΕΑ

Σπυρίδων
Κωνσταντίνου

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).

30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).

30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

528

OEUVRES CHOISIES

DE

VOLTAIRE

PUBLIÉES

AVEC PRÉFACE, NOTES ET VARIANTES

PAR

GEORGES BENGESCO

Auteur de la Bibliographie des Œuvres de Voltaire

THÉÂTRE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII

1887

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



AVERTISSEMENT

Les *Œuvres choisies* de Voltaire n'ont eu jusqu'à présent qu'un nombre très restreint d'éditions. Au XVIII^e siècle, Clément et Linguet avaient eu l'idée de publier un choix des œuvres du grand écrivain. Il ne reste, de ces deux projets, que deux prospectus, intitulés l'un : *Les Œuvres de M. de Voltaire, propres à former l'esprit et le goût, par M. Clément*¹; — l'autre : *Edition corrigée des Œuvres de M. de Voltaire, avec des notes, par M. Linguet*².

L'édition de Clément devait avoir environ 40 volumes in-12 et paraître par livraisons de 4, 5 ou 6 volumes chacune, suivant l'étendue des ouvrages. L'édition de Linguet ne devait pas aller au delà de 20 volumes de 500 à 600 pages chacun.

Aucune de ces deux éditions n'a vu le jour.

La première édition des *Œuvres* (choisies) de Voltaire

1. Ce prospectus forme une plaquette de quatre pages in-18, datée d'Yverdon, 30 septembre 1780. Les *Mémoires secrets* du 21 novembre 1781 parlent de cette édition et annoncent qu'on la « regarde comme avortée ».

2. Voyez ce prospectus à la Bibliothèque nationale (Réserve, Collection Beuchot, n^o 40).

fut donnée par Palissot de 1792 à 1802¹. Cette édition était annoncée en 60 volumes in-8^o ; mais il n'en parut que 55. Le bon plaisir de l'éditeur a exclu de cette réimpression « les superfluités puériles, les lettres oiseuses, les morceaux douteux » ; d'autres écrits, comme les *Lettres philosophiques*, n'ont pas été reproduits d'après les textes originaux ; aussi l'édition de Palissot est-elle une édition châtrée, bâtarde, n'offrant ni les avantages d'une édition complète, ni l'intérêt d'un choix fait avec méthode et discernement. Les Préfaces et Notices dont l'éditeur a fait précéder ceux des ouvrages de Voltaire qu'il a compris dans sa collection ont été réunies en un volume ayant pour titre : *Le Génie de Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages*, Paris, Paris, 1806, in-8 et in-12.

L'année même où paraissait le dernier volume de l'édition de Palissot, Beuchot allait proposer à La Harpe, alors exilé à Corbeil, de donner une édition des *Œuvres choisies* de Voltaire en 20 ou 25 volumes in-8 ; mais La Harpe mourut au commencement de 1803, et l'édition projetée ne parut point. Il en fut de même, croyons-nous, d'une édition annoncée en 1819 par un libraire de Berlin et devant former 12 volumes in-8. (Voyez le *Journal de la Librairie* de 1819, p. 501.)

Cependant divers libraires ont fait paraître, à différentes reprises, sous le titre d'*Œuvres choisies de Voltaire*, des collections plus ou moins considérables, formées de volumes appartenant soit à des réimpressions partielles des *Œuvres*

1. Paris, Stoupe et Servièrre. — En 1798 (an VI) le libraire Servièrre reproduisit, avec de nouveaux frontispices, une partie de l'édition de Palissot (40 volumes in-8^o divisés en trois sections : *Voltaire philosophe*, 12 volumes ; — *Voltaire poète*, 15 volumes ; — *Voltaire historien*, 13 volumes). — Peignot croit que Stoupe et Servièrre ont publié encore une édition des *Œuvres choisies de Voltaire*, en 30 volumes in-18 ; nous ne la connaissons pas. (Voyez *Recherches sur les ouvrages de Voltaire*, par J. J. E. G... avocat [Peignot]. Paris, 1817, page 35.)

de Voltaire, soit à des éditions des *Œuvres complètes*, dont certains volumes avaient été tirés à un plus grand nombre d'exemplaires que le reste de ces mêmes éditions. Telles sont les éditions des *Œuvres choisies* données par MM. Renouard¹ (21 volumes in-8, in-12 et in-18); — Dupont (33 volumes in-8^o, etc.); si bien que les seules éditions des *Œuvres choisies de Voltaire*, dans lesquelles il y ait eu véritablement *choix*, sont celles de MM. Touquet (1820, 15 volumes in-12); Treuttel et Wurtz (1838, 33 volumes in-8^o); enfin l'édition dite du *Centenaire*, publiée en 1878 (1 volume in-18 jésus).

Aucune de ces trois éditions ne répond, ni comme pureté de texte, ni comme choix des morceaux, ni comme exécution typographique, aux exigences de l'érudition et du goût modernes. Aussi faut-il féliciter MM. Jouaust et Sigaux d'avoir songé à enrichir leur *Nouvelle Bibliothèque classique des éditions Jouaust* d'une nouvelle édition des *Œuvres choisies de Voltaire*.

Cette édition formera douze volumes, dont un consacré au *Théâtre*, un à la *Poésie*, trois aux *Romans*, deux à l'*Histoire*, deux à la *Philosophie* et trois à la *Correspondance*.

Le volume de *Poésies* contiendra un choix assez étendu des poésies diverses de Voltaire (*Odes, Stances, Petits Poèmes, Contes en vers, Satires, Épîtres, Poésies mêlées*); nous y ferons entrer tout ce qui, à un titre quelconque, est digne d'être recueilli, depuis le *Temple du goût* jusqu'aux *Stances*

1. L'édition Renouard se compose des 21 volumes de l'édition stéréotype d'Herhan, publiée de 1805 à 1809, dans les formats in-18, in-12 et in-8^o.

2. Les 33 volumes de l'édition Dupont appartiennent à l'édition des *Œuvres complètes* donnée par MM. Chassériau, Dupont, etc., 1823 et années suivantes. De cette édition, 33 volumes ayant été tirés à un plus grand nombre que les autres, on en forma un recueil d'*Œuvres choisies*.

3. Cette édition est formée de la réunion de treize ouvrages publiés séparément, et antérieurement à 1838, époque à laquelle on fit des titres collectifs.

à *Mme du Châtelet*; — depuis le *Pauvre Diable* jusqu'à la fameuse *Épître connue sous le nom des Vous et des Tu*, que Saint-Marc Girardin regardait « comme le chef-d'œuvre de la poésie légère¹ ».

Faire un choix parmi les *Romans* de Voltaire, ou ne publier que des extraits de quelques-uns d'entre eux, nous paraît une tentative aussi présomptueuse que difficile à réaliser; aussi réimprimerons-nous, en 3 volumes, la collection complète des *Romans*.

Viendront ensuite le *Siècle de Louis XIV* (2 volumes) et la *Correspondance* (3 volumes), où nous recueillerons divers modèles de lettres, caractérisant des genres différents : lettres de politesse, de flatterie, de félicitations, de badinage; lettres d'affaires; lettres polémiques; lettres de direction et d'encouragement, où se marque l'action exercée par Voltaire sur ses disciples, etc., etc., etc.

Enfin nous réimprimerons le *Dictionnaire philosophique*, tel qu'il fut publié en 1764, alors qu'il ne formait, au lieu des 7 ou 8 volumes dont il se compose aujourd'hui, qu'un volume in-8 de 344 pages. En effet, dans la pensée de Voltaire, cet ouvrage devait être, comme l'a fait remarquer un éditeur moderne², « un livre de poche, un manuel ». Aussi Voltaire avait-il coutume de l'appeler le *Portatif*³.

C'est ce dictionnaire *Portatif* que nous offrirons à nos lecteurs, et que nous ferons suivre, si l'espace nous le permet, d'une réimpression des *Lettres philosophiques*, faite sur l'édition princeps de 1734.

Telles seront les matières des douze volumes de notre édition; hâtons-nous d'ajouter que ce chiffre n'a rien de limitatif, et que nous pourrons le porter, selon l'accueil que voudra bien nous faire le public, jusqu'à treize ou quatorze volumes, soit que nous réimprimions l'*Histoire de*

1. *Revue des Cours littéraires* du 27 juin 1868, page 479.

2. M. Moland, t. XVII de l'édition Garnier, page III.

3. Une édition de 1765 est intitulée : *Dictionnaire philosophique portatif*. (Voyez le n° 1401 de notre *Bibliographie*, t. I, page 414.)

Charles XII, soit que nous augmentions notre édition des *Dialogues philosophiques*¹, ou du *Traité sur la tolérance*, ainsi que des autres ouvrages écrits par Voltaire à l'occasion des affaires Calas et Sirven².

Jusqu'ici tous les éditeurs modernes qui ont réimprimé les *Œuvres* de Voltaire ont suivi le texte de l'édition de Kehl. Nous avons préféré nous en tenir au texte de l'édition de 1775, dite *encadrée*, qui est la dernière édition publiée à Genève, du vivant de l'auteur. Voltaire a certainement participé à cette édition; la meilleure preuve en est que les éditeurs de Kehl ont reproduit, à la première page de leur tome premier, l'*Avertissement* placé, dans cette édition de 1775, en tête du *Théâtre*. C'est d'ailleurs sur cette même édition qu'a été établi le texte de l'édition de Kehl; seulement, il paraît que, Voltaire ayant laissé à sa mort trente et un volumes de l'édition *encadrée* corrigés de sa main, les éditeurs de Kehl ont fait passer ces corrections dans leur texte; de là, les quelques différences qui existent entre le texte de 1775 et celui de 1784-1785. Comme personne ne sait aujourd'hui ce que sont devenus ces trente et un volumes corrigés par Voltaire, et comme il est certain, d'autre part, que beaucoup de corrections proviennent aussi du fait des éditeurs de Kehl eux-mêmes, nous avons donné la préférence au dernier texte publié à Genève, du vivant de Voltaire, et nous avons rejeté dans les notes, que l'on trouvera à la fin de chacun de nos volumes, les principales variantes de l'édition de Kehl.

Nous suivrons le texte de 1775 pour la réimpression du *Théâtre*, des *Poésies*, des *Romans*, et enfin du *Siècle de*

1. « Je ne vois pas, » dit M. Taine, quelle idée importante manquerait à un homme qui aurait pour bréviaire les *Dialogues*, le *Dictionnaire philosophique* et les *Romans*. » (*Les Origines de la France contemporaine*, 1, 344.)

2. « Ces ouvrages, pour être des actes encore plus que des ouvrages d'esprit, n'en sont pas moins marqués en plus d'un endroit de la beauté littéraire, » (Nisard, *Histoire de la littérature française*, édition de 1884, IV, 379.)

Louis XIV. Nous avons déjà dit plus haut que nous réimprimerions le *Dictionnaire philosophique* et les *Lettres philosophiques* sur les éditions *princeps* de 1764 et de 1734. Quant à la *Correspondance*, comme la plupart des lettres de Voltaire n'ont pas été publiées de son vivant, force nous sera de reproduire le texte des éditeurs de Kehl, sauf, bien entendu, pour les lettres dont nous pourrions retrouver les originaux, ou pour celles qui, imprimées postérieurement à l'édition de Kehl, ont paru dans divers recueils, que nous aurons toujours soin d'indiquer.

Nous n'avons pas cru devoir suivre, dans notre édition, l'orthographe de l'édition de 1775. La typographie d'alors ne brillait ni par le soin ni par l'érudition; en outre, Voltaire n'a jamais mis l'orthographe d'une façon régulière et uniforme. Il n'est même pas l'inventeur de l'orthographe qui porte son nom, et qui consiste à remplacer l'o par l'a dans la diphtongue *oi*, prononcée comme *ai*¹. Néanmoins il contribua beaucoup à faire adopter cette orthographe, dont il s'était fait une règle presque constante depuis 1751, date de la publication du *Siècle de Louis XIV.* L'édition *princeps* de cet ouvrage est en effet le premier livre imprimé tout entier avec l'orthographe de Voltaire. Les a remplacent les o non seulement aux imparfaits, mais encore dans le mot *faible*. A part cette réforme, Voltaire a toujours conservé, en grande partie, l'orthographe du grand siècle. C'est ainsi qu'il écrit fréquemment avec un z le pluriel des substantifs et des participes passés terminés en é : *bontez*, *eruautez*; *écrasez*, *empressez*; pour : *bontés*, *eruaautés*; *écrasés*, *empressés*; — qu'il maintient l's dans les mots où on la gardait à cause de l'étymologie (*prest*, *tost*, *aoust*); — qu'il termine par un y les mots que nous terminons par un i (*aujourd'huy*, *icy*, *jeudy*, *moy*, *voicy*), tandis que d'autres fois il met un i là où nous mettons un y (*envoïer*, *païs*, etc.);

1. Voyez à ce sujet l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. II, 514, et IX, 204. Cf. le *Courrier de Vaugelas*, Paris, Didot, 1886, n° 1, page 2, et Desnoïesterres, *Voltaire et Frédéric*, pages 212 et suiv...

— enfin qu'il emploie souvent simples les consonnes qui doivent être doubles (*chancellerie, insuportable, suplier*) et doubles celles qui doivent être simples (*traitté, jetter, cabanne*). Reproduire cette orthographe (à laquelle les éditeurs de 1775 se sont le plus souvent conformés) eût présenté de grands inconvénients, sans offrir le moindre avantage. Aussi avons-nous adopté l'orthographe moderne. Toutefois, obéissant à un usage qui tend à se répandre de plus en plus aujourd'hui, et qui avait presque force de loi au XVIII^e siècle, nous avons maintenu la suppression du *t*, dans les mots terminés en *an*, *en*, comme *enfans*, *sentimens*.

Chaque volume sera précédé d'une *Préface*, soit littéraire, soit bibliographique, et suivi de *Notes* destinées à faciliter la lecture des passages obscurs ou douteux, et à donner des renseignements biographiques sommaires sur les principaux personnages cités par l'auteur.

G. B.





LA TRAGÉDIE

SELON VOLTAIRE

VOLTAIRE s'est attaché toute sa vie à venger Quinault des injustes mépris de Boileau. On sait qu'il rangeait l'auteur d'ATYS et de THÉSÉE parmi les grands hommes du siècle de Louis XIV¹, et qu'il le regardait « comme le second des poètes français pour l'élégance, la naïveté, la vérité et la précision² ». Il ne se doutait pas que ses propres tragédies tomberaient un jour dans le même discrédit que les opéras de Quinault, et qu'après avoir été proclamé

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène³,
il ne tarderait pas à perdre lui-même son rang et à être relégué bien loin de ses illustres devanciers.

1. Commentaires sur Corneille, Remarques sur ANDROMÈDE. Œuvres de Voltaire, éd. Garnier frères, t. XXXII, page 71.

2. Voltaire à M^{me} du Deffant; 26 novembre 1775.

3. Saint-Lambert, les Saisons (Amsterdam, 1769, in-8°).

Peut-être les amis de sa gloire seront-ils rassurés en songeant que les noms les plus célèbres de l'histoire du théâtre ont éprouvé d'étranges vicissitudes. L'équitable postérité elle-même a vu souvent ses jugements révisés par une postérité plus reculée. Corneille et Racine n'ont pas toujours été en aussi grand honneur qu'aujourd'hui. Marivaux fait nos délices : plusieurs générations, à commencer par la sienne, ne l'ont guère pris au sérieux¹. Shakespeare et Molière sont divinisés ; dès la fin du XVII^e siècle Shakespeare trouvait des détracteurs dans son propre pays², et au XVIII^e siècle, en France, Molière était plus admiré que joué. Aussi Voltaire se demande-t-il « pourquoi, Molière ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est désert lorsqu'on joue ses comédies, et qu'il ne va presque personne à ce même TARTUFFE, qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies

1. Grimm, annonçant, le 15 février 1763, la mort de Marivaux, survenue le 12 février, dit : « Il a eu parmi nous la destinée d'une jolie femme, et qui n'est que cela, c'est-à-dire un printemps fort brillant, un automne et un hiver des plus durs et des plus tristes. Le souffle vigoureux de la philosophie a renversé, depuis une quinzaine d'années, toutes ces réputations étayées sur des roseaux. » (*Correspondance littéraire*, éd. Tournoux, t. V, page 236.)

2. Voyez l'ouvrage de Thomas Rymer : *A Short View of Tragedy... with some Reflections on Shakespeare*. Londres, 1693, in-8. Cf., dans Paul de Saint-Victor (*les Deux Masques*, II, 225), le passage où il est question du mépris de Pope et de Dryden pour Shakespeare.

de Racine, lorsqu'elles sont bien représentées »¹. —
 « Osez avouer avec courage, dit-il ailleurs, que beaucoup de nos petites pièces, comme LE GRONDEUR², LE GALANT JARDINIER³, LA PUPILLE⁴, LE DOUBLE VEUVE⁵, L'ESPRIT DE CONTRADICTION⁶, LA COQUETTE DE VILLAGE⁷, LE FLORENTIN⁸, sont au-dessus de la plupart des petites pièces de Molière; je dis au-dessus pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées et même pour la bonne plaisanterie⁹. »

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre;
 Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Un jour viendra où un poète ingénieux et brillant, examinant, avec tout le sérieux dont il est capable, si l'on peut et si l'on doit lire ta HENRIADE, tranchera ce cas de conscience par la négative¹⁰; et tes tragé-

1. *Vie de Molière* (publiée en 1739 et réimprimée en 1764), t. XXIII de l'édition Garnier, page 126.

2. Par Brueys et Palaprat (1691).

3. Par Dancourt (1704).

4. Par Fagan (1734).

5. Par Dufresny (1702).

6. Par le même (1700).

7. Par le même (1715).

8. Par La Fontaine (1685).

9. *Conseils à un journaliste*, t. XXII de l'édition Garnier, page 247.

10. M. Théodore de Banville, *Petit Traité de poésie française*, Paris, Charpentier, 1886, page 128.

Il est piquant de rapprocher de l'opinion de M. de Banville le jugement porté, au dernier siècle, sur la *Henriade*,

dies, où l'on courait comme à celles de Racine, quand Molière était délaissé, rassembleront, lorsqu'on les jouera, — si on les joue encore, —

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre!

Nous voudrions du moins qu'elles eussent quelques lecteurs de plus; et c'est pourquoi nous recueillons, dans ce premier volume des ŒUVRES CHOISIES DE VOLTAIRE, quatre de ses plus célèbres tragédies : ŒDIPE, BRUTUS, ZAYRE et MÉROPE. Pourquoi celles-là, et non pas d'autres? Nous aurions aussi bien pu prendre, dans les neuf ou dix volumes du Théâtre complet, MAHOMET, SÉMIRAMIS, L'ORPHELIN DE LA CHINE, TANCREDÉ, et surtout ALZIRE, dont le cinquième acte s'achève par un crescendo si héroïque; mais il fallait se borner, à moins de consacrer au

par l'abbé Trublet : « On a osé dire de la *Henriade*, et l'on a dit sans malignité :

... Je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

« On a encore appliqué à ce poème le mot de La Bruyère sur l'Opéra : « Je ne sais pas comment l'Opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer... » Ce n'est pas le poète qui ennuit et fait bâiller dans la *Henriade*; c'est la poésie, ou plutôt les vers. Ce ne sont point les Français qui n'ont point la tête épique, comme le disait M. de Malézieu à M. de Voltaire; c'est notre versification qui n'est point épique, parce que, étant d'une part très difficile et de l'autre ennuyeuse à la longue par l'uniformité de la mesure et le retour des mêmes rimes, elle n'est pas propre aux longs ouvrages. » (*Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Paris, Briasson, 1768, t. IV, pages 232-233.)

Théâtre deux volumes, et d'ailleurs les quatre ouvrages dont nous avons fait choix montrent le talent de Voltaire sous des aspects assez variés : s'inspirant de l'antiquité dans *ŒDIPE*; subissant, dans *BRUTUS*, l'influence du génie anglais; pathétique, avec plus de tendresse, dans *ZAYRE*; avec plus de simplicité, dans *MÉROPE*. Réimprimer ces pièces, c'est les louer suffisamment; un éditeur est comme ce convive du *FESTIN RIDICULE*, qui faisait

... En bien mangeant l'éloge des morceaux;

on le dispense de vanter ce qu'il édite. Nous n'entreprendrons pas ici l'apologie des tragédies de Voltaire : leur procès est jugé; en obtenir la révision serait s'imposer une tâche aussi ardue que le fut pour Voltaire la réhabilitation des Calas.

Mais, s'il se rencontre parmi ceux qui ouvriront ce volume quelques amateurs bénévoles, qui lisent pour leur agrément, parce que « cela fait toujours passer une heure ou deux¹ », et qui prennent leur plaisir où ils le trouvent; qui n'aiment pas plus à se conformer aux opinions reçues qu'à en prendre systématiquement le contre-pied; qui, pour se prononcer sur des ouvrages écrits et représentés il y a plus de cent ans, savent tenir compte et de ce qu'il faut oublier et de ce qu'il faut se rappeler; qui surtout examinent non ce qu'un auteur aurait pu ou aurait dû entreprendre, mais s'il a bien exécuté ce

1. Les Plaideurs, III, iv.

qu'il a entrepris, nous serions heureux de les aider à redevenir un moment les contemporains de Voltaire et de ceux qui l'applaudissaient. Nous ne désespérerions pas de leur montrer que beaucoup des critiques dont on accable son théâtre tombent sur le genre, et non sur la pièce, et que ce genre même avait ses règles fondées sur l'observation et sur la tradition, et qui n'étaient pas toutes, il s'en faut, oiseuses et arbitraires.

« Tout comprendre, c'est tout excuser. » Cette maxime a fait absoudre de plus grands coupables que Voltaire, et il n'est pas sans exemple qu'après les avoir absous, on soit même allé jusqu'à les admirer. Qu'est-ce donc que notre poète a voulu faire, et quelle idée lui et son siècle s'étaient-ils formée d'une excellente tragédie?

C'est à Voltaire lui-même que nous le demandons, et si nous rencontrons, dans ce qu'il a dit à ce sujet, quelques contradictions plus apparentes que réelles, il ne faudra point s'en étonner.

Pendant le cours d'une longue vie, écrivant sans cesse, et avec une égale chaleur, dans des occasions toutes différentes; jetant au hasard ses idées tantôt dans une préface, tantôt dans une lettre, tantôt dans une satire ou un pamphlet, il serait plutôt surprenant que Voltaire fût toujours d'accord avec lui-même. Nous essayerons néanmoins de discerner, à travers les variations de sa pensée, ce qui en a été plus constamment le fond.

Élevé chez les jésuites, imbu dès sa première enfance des principes littéraires et des traditions clas-

siques du XVII^e siècle, Voltaire, surtout à ses débuts, ne pouvait que suivre la route que lui avaient tracée ses prédécesseurs. Pour lui, comme pour Racine, « la principale règle est de plaire et de toucher »¹. — « L'on ne vient au spectacle que pour être ému », dit-il dans sa *VIE DE MOLIERE*²; et ailleurs : « Il faut se rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer³. » — « C'est au cœur qu'il faut parler dans une tragédie⁴. » — « Point de milieu entre s'attendrir et s'ennuyer⁵. »

S'attendrir, il est bon d'insister sur ce mot. Il faut entendre par là tous les sentiments qu'un événement tragique peut exciter dans l'âme du spectateur : la compassion et la terreur en premier lieu.

« Ce sont, dit Racine, les véritables effets de la tragédie⁶. » Et Voltaire pense avec Racine, « qui a pris le phobos et l'eleos pour sa devise, que, pour qu'un acteur intéresse, il faut qu'on craigne pour

1. Préface de *Bérénice*. — Cf. Boileau, *Art poétique*, chant III :

Le secret est d'abord de plaire et de toucher.

2. T. XXIII de l'édition Garnier, page 126.

3. *Dictionnaire philosophique*, article *Art dramatique*,

t. XVII de l'édition Garnier, page 406.

4. *Commentaires sur Corneille, Remarques sur CINNA*,

t. XXXI de l'édition Garnier, page 338.

5. *Commentaires sur Corneille, Remarques sur le premier Discours*, t. XXXII de l'édition Garnier, page 349.

6. Préface d'*Iphigénie*.

lui, et qu'on soit touché de pitié pour lui ». ¹ Mais ce ne sont pas là les seuls effets de la tragédie. « Le poème tragique, écrit La Bruyère, vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur jusqu'à la catastrophe ². » On pourrait ajouter : par l'admiration, par la sympathie, par l'aversion, par l'étonnement, etc. Mais enfin, de quelque manière que ce soit, émouvoir, et émouvoir violemment, voilà l'objet de la tragédie. Ce principe, dont il est difficile de contester la justesse, est la clef du système dramatique de Voltaire, aussi bien que de ses devanciers : il explique ce qu'on y trouve et ce qu'on n'y trouve pas.

Il va sans dire que la tragédie sera en vers : car la passion est naturellement poétique ³; les beaux vers vont au cœur, et « qui a le plus ne saurait se contenter du moins » ⁴. J'ai toujours été, écrit encore Voltaire, de l'avis de Michel Montaigne, qui dit :

1. *Commentaires sur Corneille, Remarques sur le deuxième Discours*, t. XXXII de l'édition Garnier, page 356.

2. *Des Ouvrages de l'esprit*, page 30 de l'édition Hémardinquer.

3. « Il (l'Ingénu) passa une partie de la nuit à faire des vers en langue huronne pour sa bien-aimée : car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amants poètes. » (*L'Ingénu*, t. XXI de l'édition Garnier, page 261.)

4. *Discours sur la tragédie. A mylord Bolingbroke* (en tête de *Brutus*), t. II de l'édition Garnier, pages 312-313.

5. *Essais*, I, 26 (édition Jouaust, in-16, 1886; t. II, p. 21).

que « la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse »¹.

Mais les vers dans une tragédie ne doivent être que l'expression harmonieuse et colorée du sentiment : tout est perdu s'ils sentent l'auteur et si c'est le poète qui parle : « Il faut au théâtre, comme dans la société, savoir s'oublier soi-même². » Par une distinction très fine, Voltaire, dans ses excellents COMMENTAIRES SUR CORNEILLE, dit à plusieurs reprises que la tragédie admet les métaphores, mais non les comparaisons. « Pourquoi ? parce que la métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion ; les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit³. » On ne demande pas au personnage dramatique d'imaginer ni de philosopher⁴ ; on lui demande de sentir et d'agir.

Disons mieux : plus le sentiment sera profond, rare, extraordinaire, moins il se prêtera à être exprimé autrement que par les mots les plus simples :

1. Dictionnaire philosophique, article Art dramatique, éd. Garnier, t. XVII, page 418.

2. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le premier Discours, éd. Garnier, t. XXXII, page 353.

3. Commentaires sur Corneille, Remarques sur HORACE, éd. Garnier, t. XXXI, pages 294-295. — Commentaires sur POLYEUCTE, page 404. — Commentaires sur RODOGUNE, page 553, etc.

4. Et cependant qui a plus philosophé au théâtre que Voltaire ? Mais il était plus habile à raisonner sur les règles que soigneux de s'y conformer, et il donnait encore plus de bons préceptes que de bons modèles.

Voltaire. I.

car la métaphore même suppose une assimilation ; et à quoi pourrait-il être assimilé qui ne fût plus faible que lui ? Le Qu'il mourût n'est pas une métaphore.

La belle nudité du style tragique n'a pas laissé de trouver des censeurs. Les étrangers, Anglais ou Allemands, se sont surtout récriés avec humeur contre « cette frugalité d'ajustement, cette sécheresse de conversation, cette indigence de rubans¹ » et de panaches. L'aimable et érudite lady Morgan se plaint de ne pas trouver dans Racine « de tours ayant les nuages pour chapiteaux² ; de Mercure empenné s'élançant légèrement du haut d'une montagne qui donne au ciel

1. Les Précieuses ridicules, scène V.

2. Elle aurait pu cependant lire dans *Andromaque* :

*Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !* (I, iv.)

Andromaque relève en imagination les tours d'Ilion : elle les voit, elle leur parle ; mais elle ne songe pas aux nuages qui les couronnent ; elle songe à Hector qui les a défendues vainement ; et ce souvenir, ce nom, est une offense pour Pyrrhus. Voilà de la poésie dramatique. De même Camille :

Tout ce que je voyais me semblait Curiace.

De même Iphigénie :

Et je demande Achille à tout ce que je voi.

De même Orosmane, qui se croit trahi par Zayre. Il ne dit pas : quand la nuit viendra, ni : quand l'armée innombrable des astres, etc., il dit :

... Dès que la nuit plus sombre

Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

un baiser; de gouttes de rosée secouées de la crinière d'un lion », ni « de ces réflexions philosophiques qui fourmillent à chaque page dans Shakespeare »¹.

Qu'aurait dit Voltaire en entendant ces critiques, lui qui estimait que « les personnages ne doivent point être poètes »² et qu'une « pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste et fleurie est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler »³?

La tragédie ne mettra sur la scène que des hommes au-dessus du commun, des héros, des rois, des grands, gens dont les infortunes sont illustres, les malheurs éclatants; il n'est pas inutile, pour remuer le cœur, d'ébranler l'imagination: « Rois, empereurs, princes, généraux d'armée, principaux chefs de république, il n'importe; mais il faut toujours, dans la tragédie, des hommes élevés au-dessus du commun, non seulement parce que le destin des États dépend du sort de ces personnages importants, mais parce que les malheurs des hommes illustres, exposés aux regards des nations, font sur nous une impression plus profonde que les infortunes du vulgaire⁴. »

1. La France, Paris, Treuttel et Wurtz, 1817, t. II, p. 129-130.

2. Commentaires sur *RODOGUNE*, loc. cit.

3. Dictionnaire philosophique, article *Esprit*, édit. Garnier, t. XIX, page 11.

4. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le deuxième Discours, éd. Garnier, t. XXXII, p. 357. — Beaumarchais,

Plus tard, dans LES SCYTHES, dans LES GUÈBRES, Voltaire fera figurer des bergers, des laboureurs, un jardinier, un soldat : « De tels personnages, dira-t-il, qui se rapprochent plus de la nature, et la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression et mieux concourir au but proposé que des princes amoureux et des princesses passionnées ; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, et qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes¹. »

Mais ce seront là des tentatives isolées dans l'œuvre dramatique de Voltaire ; et il reviendra bientôt, dans SOPHONISBE, dans LES PÉLOPIDES, dans LES LOIS DE MINOS, dans IRÈNE, aux Scipion, aux Massinisse, aux Alrée, aux Teucer, aux Nicéphore, tous consuls, rois ou empereurs.

dans la préface d'Eugénie, sera d'un avis tout contraire : « Bien loin, dit-il, que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux personnages tragiques, il y nuit au contraire... Que me font à moi, sujet paisible d'un État monarchique du XVIII^e siècle, les révolutions d'Athènes et de Rome?... Je ne puis appréhender jamais rien d'absolument semblable au malheur inouï du roi d'Angleterre (Charles I^{er}). » (*Essai sur le genre dramatique sérieux*, en tête d'Eugénie.) — Beaumarchais a beau dire, si, pendant la Terreur, il avait dû, comme il en fut menacé, porter sa tête sur l'échafaud, sa mort aurait-elle été aussi tragique que celle de Louis XVI?

1. *Discours historique et critique à l'occasion de la tragédie des GUÈBRES*, éd. Garnier, t. VI, pages 491-492.

Le choix de ces personnages empruntés à l'Histoire ou à la Fable s'imposait d'ailleurs, dans une certaine mesure, aux auteurs tragiques. En effet, non seulement le théâtre français a commencé par l'imitation, presque par la traduction des pièces grecques, qui ne connaissaient pas d'autres héros; mais la vie, la condition, les aventures, le caractère de ces personnages étant sus d'avance, le poète n'avait pas besoin de les exposer longuement au public. C'est ce que Voltaire fait remarquer dans un passage de ses *COMMENTAIRES SUR CORNEILLE*.

« Nous avons, dit-il, beaucoup de tragédies de pure invention, qui ont eu des succès durables à la représentation et à la lecture. Peut-être même ces sortes de pièces sont plus difficiles à faire que les autres. On n'y est pas soutenu par cet intérêt qu'inspirent les grands noms connus dans l'histoire, par le caractère des héros déjà tracé dans l'esprit du spectateur. Il est au fait avant qu'on ait commencé. Vous n'avez nul besoin de l'instruire, et, s'il voit que vous lui donniez une copie fidèle du portrait qu'il a déjà dans la tête, il vous en tient compte¹. »

Ces personnages, au surplus, n'étaient pas si étrangers au public du temps qu'ils nous le sont devenus; outre que l'histoire ancienne et la Fable étaient peut-être mieux connues que de nos jours,

1. Remarques sur le deuxième Discours, éd. Garnier, t. XXXII, page 360.

chacun, dans la pratique ordinaire de la vie, se sentait plus ou moins sous la dépendance d'un demi-dieu, son contemporain, son voisin : prince du sang, gouverneur de province, duc et pair ; et la description des mœurs, du caractère, des passions de cette caste privilégiée que sa naissance, sa fortune, son rang, élevaient au-dessus du vulgaire, ne pouvait laisser personne indifférent. « Connaître la cour » faisait alors partie de l'art du théâtre.

Enfin serait-il téméraire de penser que les auteurs dramatiques nés « chrétiens et français » et à qui « les grands sujets étaient défendus¹ », trouvaient un secret dédommagement à étaler sous les yeux du public les événements importants de l'histoire du monde, et à raisonner, faute de mieux, sur la politique des César et des Ptolémée ?

Voilà pour les personnages.

L'action sera simple et l'intérêt unique : car ce serait le détruire que de le diviser², et il est trop clair qu'on ne peut s'attendrir à la fois sur les douleurs de Phèdre et sur les aventures d'Ariane ou de Périclès. C'est la fameuse règle de l'unité d'action, laquelle a trouvé grâce même devant l'auteur de la Préface de CROMWELL.

Les unités de temps et de lieu n'ont pas eu cette fortune, et il ne se fait plus guère aujourd'hui de

1. La Bruyère, *Des Ouvrages de l'esprit*.

2. On change donc d'intérêt ; il n'y en a donc point. (Voltaire à d'Alembert, 20 octobre 1761.)

pièce où l'auteur ait cru nécessaire de les observer.

Cependant Voltaire était d'avis que « l'unité de jour a son fondement non seulement dans les préceptes d'Aristote, mais dans ceux de la nature. Il serait même très convenable que l'action ne durât pas en effet plus longtemps que la représentation. Autrement, l'illusion serait trop détruite »¹.

Étrange différend. Le goût moderne ne peut souffrir ce que cette règle introduit, dans l'art dramatique, de faux, de convenu, d'invraisemblable; et Voltaire, en s'y assujettissant, croyait serrer de plus près la vérité et copier la nature d'une manière plus propre à faire illusion. C'est que, pour lui, l'unité de temps n'est qu'une conséquence immédiate et comme une autre face de l'unité d'action. Or, l'action doit être simple, pressée, rapide. Libre au poète épique de remonter jusqu'aux sources lointaines du cours des choses; l'auteur tragique va droit à la catastrophe. C'est au moment où elle va éclater que le rideau se lève, et la pièce est, pour ainsi dire, finie avant d'avoir commencé.

Dès lors, dans ce système, l'unité de temps est-elle donc si invraisemblable et mérite-t-elle tant de railleries? Est-ce trop exiger d'un auteur que de lui demander de resserrer son sujet, et d'étendre, comme le veut Voltaire, « son action à vingt-quatre heures

1. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le troisième Discours, éd. Garnier, t. XXXII, page 366.

au plus, en prenant le jour et la nuit, mais sans aller plus loin¹ » ?

Or, si tout se passe en quelques heures, en un jour au plus, il tombe sous le sens que les personnages ne peuvent pas faire de longs voyages à la recherche les uns des autres. De là l'unité de lieu; mais la signification de ce mot peut être singulièrement restreinte ou étendue, et Voltaire est bien loin de le prendre dans un sens étroit :

« Nous avons dit ailleurs que la mauvaise construction de nos théâtres, perpétuée depuis nos temps de barbarie jusqu'à nos jours, rendait la loi de l'unité du lieu presque impraticable. Les conjurés ne peuvent pas conspirer contre César dans sa chambre; on ne s'entretient pas de ses intérêts secrets dans une place publique; la même décoration ne peut représenter à la fois la façade d'un palais et celle d'un temple². Il faudrait que le théâtre fît voir aux yeux tous les endroits particuliers où la scène se passe, sans nuire à l'unité du lieu : ici, une partie d'un temple; là, le vestibule d'un palais; une place publique, des rues dans l'enfoncement; enfin tout ce qui est nécessaire pour montrer à l'œil tout ce que l'oreille doit entendre. L'unité de lieu est tout le spectacle que l'œil peut embrasser sans peine³. »

1. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le troisième Discours, *ibid.*

2. Voyez les Remarques sur CINNA et les Préliminaires du CID.

3. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le troisième Discours, *ibid.*

Faire embrasser d'un coup d'œil au spectateur tous les endroits particuliers où la scène se passe; imaginer, comme dit Voltaire, « une décoration qui représente la maison d'Émilie, celle d'Auguste, une place, des rues de Rome¹ », ou montrer ces endroits l'un après l'autre, la différence n'est vraiment pas très sensible, et l'on n'a peut-être pas « affranchi tout à fait l'esprit humain », lorsqu'on a obtenu de baisser le rideau, et de poser de nouveaux décors, après chacun des actes d'une pièce.

Quoi qu'il en soit et qu'on étende ou non les limites où Voltaire s'enferme volontairement, — on tombera d'accord avec lui que plus l'action sera serrée, plus elle sera intéressante.

Mais encore, dans cette action ainsi « ménagée avec art »², à quoi l'intérêt s'attachera-t-il? Est-ce aux faits eux-mêmes? Les faits ne nous touchent qu'en proportion de la sollicitude ou de l'admiration que nous avons pour les gens. Annoncez à une mère qu'un tremblement de terre vient d'engloutir toute une ville, et que son fils est malade : lequel de ces deux événements la préoccupera davantage? Qu'un inconnu, un indifférent, nous raconte sa vie, fût-elle un tissu de malheurs, il nous ennuiera bientôt; nous sommes au contraire avides de connaître jusqu'aux moindres particularités de l'existence d'un homme

1. Commentaires sur Corneille, Remarques sur le troisième Discours, *ibid.*

2. Nous voulons qu'avec art l'action se ménage.

(Boileau, Art poétique, chant III.)

célèbre, car nous croyons y surprendre quelque chose de son caractère. Aux yeux des spectateurs, comme aux yeux des philosophes doctrinaires, rien n'est plus méprisable qu'un fait. Ce que pensent, ce que sentent, ce que disent les personnages à l'occasion de ce fait, voilà ce qui nous importe, voilà ce qui nous remue, voilà ce qui nous passionne. L'événement est en soi chose si indifférente que, lorsqu'il se produit, la suite de la pièce peut être conçue de diverses manières, selon le caractère des personnages. Dans *RODOGUNE*, Cléopâtre avoue à ses fils Antiochus et Séleucus qu'elle a tué leur père; elle veut les forcer à tuer Rodogune, qu'ils aiment tous deux. « Le poète tient les cœurs dans sa main, dit Voltaire; il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste, et alors le public s'intéressera à sa vengeance; il peut le peindre comme un prince sévère et juste qui, pour le bien de son État, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets; alors les spectateurs applaudiront à sa justice. Il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné, et alors le public partage les mêmes sentiments¹. »

A plus forte raison, des personnages divers seront-ils diversement touchés par le même événement. Horace et Curiace, tous deux désignés par le sort, sont, tous deux, aussi résolus à combattre; mais l'un marche contre son parent « avec une allégresse pleine et

1. Commentaires sur Corneille, Remarques sur *RODOGUNE*, éd. Garnier, t. XXXI, p. 565.

sincère », — l'autre avec de mortels regrets. Le mot de La Rochefoucauld est vrai au théâtre, comme dans la vie : « Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes¹. »

S'il en est ainsi, si l'événement n'est qu'une occasion pour le héros de montrer ce qu'il est, on devine les conséquences : le poète tragique, n'ayant d'autre objet que d'émouvoir, mettra tous ses soins à nous faire connaître ses personnages, à nous les faire aimer, ou craindre, ou détester ; il expédiera les faits en quelques mots ; c'est affaire aux confidents, aux suivantes, aux « envoyés du roi », de nous tenir au courant des péripéties de l'action, et la dernière de toutes, celle qui fait le dénouement et paraît la plus importante, sera justement celle que l'auteur mettra le plus volontiers en récit, car, lorsqu'elle arrive, tout est dit, tous les sentiments sont épuisés, et nous n'avons plus rien à apprendre qui puisse nous intéresser.

Rodrigue et le comte vident leur querelle hors des yeux des spectateurs ; mais les « Stances » nous ont montré l'âme de Rodrigue, comme un champ clos où l'honneur est aux prises avec l'amour, et plus tard, c'est dans l'âme de Chimène que la lutte se transportera :

Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant².

1. *Maximes*, 345.

2. *Le Cid*, III, 3.

Ces monologues, ces entretiens avec les confidents, seront souvent le moment le plus dramatique de la pièce : car de la résolution qui en sort, et qui reste longtemps incertaine, dépendent les destinées du personnage et de ceux qui l'entourent. De quel effet serait le :

Soyons amis, Cinna...

sans le monologue qui le précède et le prépare?

Ajoutons qu'il est facile de tenir conseil, sur le théâtre, avec soi-même ou avec les autres, et qu'il est difficile d'y développer les péripéties d'une action compliquée. On sait que jusqu'en 1759 la scène était encombrée de bancs¹ et de spectateurs, et que les acteurs avaient quelquefois peine à s'ouvrir un passage. De toutes manières l'auteur était donc contraint de resserrer son action.

De là, dans la tragédie française, cette absence de pompe, d'appareil, de spectacle ; peu de décors, peu de figurants, point de va-et-vient. Elle ne dédaignait pas de parler aux yeux, quand le sujet le voulait : témoin *RODOGUNE* et *ATHALIE* ; mais elle ne croyait pas indispensable de le faire, contente de parler au cœur. On lui reproche les longs entretiens, les savants discours de ses personnages. Mais ces discours sont

1. Supprimés, grâce à la libéralité du comte de Lauraguais, en 1759. Voyez l'Épître dédicatoire du traducteur de l'ÉCOSSAISE à M. le comte de Lauraguais, éd. Garnier, t. V, pages 405-407.

des actes, ces entretiens sont des événements ; de l'exposition au dénouement, chaque tirade marque un pas en avant. « Quel drame plus émouvant, dit à propos de BRITANNICUS un admirable écrivain de notre temps, que l'âme d'un César disputée par le vice et par la vertu ! Le sort du monde dépend de l'issue de la lutte ; Burrhus et Narcisse combattent, en se l'arrachant, pour la perte et le salut de l'empire. Narcisse la ressaisit et l'emporte, et on admire, en la détestant, la stratégie infernale qui lui assure la victoire. Le poison de Locuste n'est pas plus savamment distillé que les conseils venimeux qu'il verse à Néron. Il l'attaque par tous ses côtés faibles et pervers : l'orgueil ombrageux du maître, la jalousie de l'amant, la vanité de l'histriion¹... »

On le voit, il y a conversations et conversations, et autant il faut exclure du théâtre celles qui ne sont que dissertations vaines (comme le dialogue de Julie et de Sabine dans HORACE), ou étalage d'esprit, ou tissu de paradoxes, ou prédications morales, ou discussions historiques ; autant sont théâtrales, au sens le plus propre du mot, celles qui, naissant du sujet, sont intimement liées à l'action. C'est Auguste délibé-

1. Paul de Saint-Victor, *les Deux Masques*, t. III, p. 377-378. — Nous ne saurions comprendre pourquoi ceux qui admirent « la stratégie infernale » de Narcisse, restent indifférents à celle d'Arons et de Messala, lorsqu'ils jettent dans l'âme du fils de Brutus les germes de la révolte et de la trahison.

rant sur son abdication avec ses assassins ; c'est Roxane faisant appeler une dernière fois Bajazet pendant que « les muets attendent leur victime » ; c'est Orosmane, soupçonneux, menaçant et attendri, essayant d'arracher à Zayre le secret de ses inexplicables démarches et lui disant :

Ta grâce est dans mon cœur, prononce, elle t'attend ¹.

Cependant, après ses premiers succès dramatiques, et surtout après son séjour en Angleterre, où il avait été frappé de l'importance de l'action théâtrale², Voltaire, préoccupé de se renouveler, s'éprit d'un goût assez vif pour la pompe et la dignité du spectacle. Il avait mis des sénateurs en robe rouge dans BRUTUS, mais sans les faire parler ; il avait montré, dans LA MORT DE CÉSAR, le corps du dictateur « couvert d'une robe sanglante » et porté par des licteurs sur la scène ; dans SÉMIRAMIS, il avait évoqué et fait parler une ombre ; il se donnera carrière dans TANCRÈDE³. « Ah ! écrira-t-il le 20 octobre 1761 à d'Alembert, si j'avais su ce que je sais ! Si on avait plus tôt purgé le théâtre de petits-maîtres ! » Et à d'Argental⁴ : « J'ai un petit mot à vous dire, mes anges, c'est que

1. Acte IV, scène vi.

2. Voyez le *Discours sur la tragédie* (en tête de *Brutus*), éd. Garnier, t. II, page 314.

3. Voyez acte III, scène vi.

4. Le 8 octobre 1760.

presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi¹, excepté la divine Clairon et quelquefois Lekain. Mes yeux se sont ouverts trop tard. »

Désormais, dans toutes ses pièces, il y aura des « décorations » faites pour le pinceau ; les personnages formeront des groupes, des « peintures vivantes ». Mais, hâtons-nous de l'ajouter, il n'entend pas qu'on ôte à l'émotion et à l'intérêt ce qui est donné au spectacle. Aussi dira-t-il dans la DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE, etc., en tête de SÉMIRAMIS² : « J'ai vu à Londres une pièce où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pièces entra à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : « Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! On y voyait passer au galop plus de deux cents « gardes. » Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. » Et il répétera dans l'Épître dédicatoire de TANCRÈDE que « toute la pompe et l'appareil ne vaut pas une pensée sublime ou un sentiment »³. Enfin, la même idée reviendra sous une

1. Vers la même époque, Voltaire demandera aux acteurs plus d'action (dans le sens où les orateurs prennent ce mot), des mouvements plus emportés, des attitudes plus expressives. (Voyez *Appel à toutes les nations de l'Europe*, etc., ed. Garnier, t. XXIV, pages 219-221.)

2. Tome IV de l'édition Garnier, page 500.

3. Tome V de l'édition Garnier, page 496.

autre forme dans une note d'OLYMPIE¹ : « Cet appareil... ne serait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation... Tout appareil dont il ne résulte rien est puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poème? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher. » Remarquons en passant que parmi les tragédies de Voltaire les meilleures sont peut-être celles où il a su se passer d'appareil et de spectacle.

Il est donc bien entendu que toute la tragédie est dans les caractères et dans les sentiments, ceux-ci naissant de ceux-là, à l'occasion des faits : car, on ne saurait trop le répéter, il s'agit d'émouvoir, et

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez².

Mais quels seront de préférence les sentiments que vous essayerez de me faire partager, et sur quoi pleu-

1. T. VI, page 107, note 1. — Cf. la préface des *Scythes* (t. VI, page 269) et l'*Appel à toutes les nations de l'Europe*, etc. (in fine, page 221 du tome XXIV) : « L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie... Comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène, plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner. »

2. Boileau, *Art poétique*, chant III.

rerez-vous? « On ne voit avec plaisir au théâtre, dit Voltaire, que le combat des passions qu'on éprouve soi-même »¹; ajoutons : ou qu'on est susceptible d'éprouver.

Aussi n'est-ce pas sans appréhension qu'il hasarde devant les petits-mâîtres de son temps sa pièce de CATILINA OU ROME SAUVÉE, où tout respire Rome, le salut de l'État, la liberté. Comment attendre un public moderne sur ces personnages et sur ces intérêts depuis si longtemps oubliés? Comment lui faire épouser les passions d'un César ou d'un Catilina? Il fallait de toute nécessité dégager ces passions de ce qu'elles avaient emprunté aux mœurs, aux croyances, aux préjugés du passé, et les réduire à ce qui était en elles indépendant des temps et des lieux, invariable, éternel, par conséquent contemporain; il fallait, — heureuse contrainte, — tirer du minerai l'or du sentiment purement humain. C'est ce qu'essaya de faire Voltaire; c'est ce que Racine avait fait avant lui.

Par une métamorphose toute contraire à celle qui crée les mythes, Achille, dans IPHIGÉNIE, n'est plus Achille; c'est le plus brave, le plus violent et le plus amoureux des guerriers. Agrippine est la mère qui veut retenir sous le joug un fils impatient; dans ŒDIPE, Voltaire dépêche en quelques vers l'histoire puérile de l'énigme et du Sphinx; l'intérêt commence

1. Préface de *Rome sauvée*, éd. Garnier, t. V, page 209-Voltaire, I.

lorsque nous voyons l'infortuné roi de Thèbes se précipiter à sa perte à travers tous les obstacles. Le masque tombe, le héros s'évanouit, l'homme reste.

Faut-il donc s'étonner que Voltaire, suivant en cela l'exemple de Racine, ait fait assez bon marché de ce que Fénelon appelait d'un mot italien : il costume¹, et de ce qu'on nomme communément couleur locale? C'est un des points sur lesquels on a repris le plus durement Voltaire. « Tancrède, dit M. Paul de Saint-Victor, s'est retiré sous le globe de verre des pendules; l'Orphelin de la Chine est rentré dans son paravent; Mahomet, aujourd'hui, vendrait des dattes sur le boulevard². » — Et l'un des maîtres de la critique dramatique moderne écrira à propos d'Orosmane : « Ce Turc galant, libéral et sensible, dont le premier mot à la plus jolie fille de son harem est : « Vertueuse Zaïre », est proche parent du sultan des TROIS SULTANES, et celui-là est délicieux³. »

Il n'y a qu'un moyen de disculper Voltaire, c'est de reconnaître qu'il l'a fait exprès. Où l'on croit trouver un défaut, il faut voir une nécessité de son art, tel qu'il l'entendait, tel que peut-être il faut l'entendre. Non que Voltaire se fît un jeu, dans ses tragédies, de défigurer « les mœurs et l'esprit des na-

1. Lettre sur les occupations de l'Académie française. Œuvres de Fénelon, éd. Périsset frères, 1843, t. III, page 441.

2. Les Deux Masques, III, 539.

3. M. Jules Lemaitre, feuilleton du Journal des Débats du 28 juin 1886.

tions¹ » : « Il ne faut pas sans doute, écrit-il quelque part, choquer l'histoire connue, encore moins les mœurs des peuples qu'on met sur la scène². » — Et Racine, de son côté, se couvre en toute occasion de l'autorité de Tacite, de Suétone, de Plutarque; il se flatte, dans la première préface de *BAJAZET*, « de n'avoir rien changé ni aux mœurs ni aux coutumes »; rien avancé « qui ne fût conforme à l'histoire des Tures ». Par exemple, les muets étranglent Bajazet et ne le poignent pas.

Mais enfin ces poètes se contentaient de se mettre en règle avec ce que le public savait déjà, ne se souciant pas de lui apprendre du nouveau. Ils se proposaient de le toucher, non de l'instruire, ni de faire admirer leur érudition. Ce n'est pas qu'ils en fussent dépourvus. Un courtaud de boutique, qui bâille aujourd'hui à *ANDROMAQUE*, sait-il donc plus de grec que Racine? Un élève de l'enseignement secondaire en montrerait-il sur Rome à Voltaire, qui a peut-être cité, çà et là, dans ses *ŒUVRES*, Horace tout entier, et qui l'a si bien compris, témoin sa charmante *Épître à l'ami de Mécène*³? Nous serions bien aise de savoir si les gens qui crient au Malek-Adel, quand

1. On sait que Voltaire a intitulé l'un de ses principaux ouvrages historiques : *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*.

2. *Commentaires sur Corneille, Remarques sur le deuxième Discours*, éd. Garnier, t. XXXII, page 361.

3. Voyez cette *Épître* dans le tome X de l'édition Garnier, page 441.

on leur parle de ZAYRE, ont jamais lu la vie de Malek-Adel, ou L'HISTOIRE DES CROISADES de Michaud, ou même ZAYRE. Mais le théâtre n'est pas une école : c'est un lieu de divertissement ; le public y vient avec des idées très vagues et, par conséquent, très arrêtées. Ne lui gâtez pas son plaisir en choquant ses opinions ; il vous tiendra quitte du reste. Sur tout il vous dispensera d'une exactitude scrupuleuse, qui le dérouterait autant que l'ignorance.

C'est ce dont Racine et Voltaire étaient persuadés, et c'est pourquoi l'histoire, dans leurs mains, n'est que la très humble servante des passions. C'est une Phédime, une Cénone, qui suit d'un pas inégal, *haud passibus æquis*, la marche désordonnée de ces reines tragiques ; elle les soutient, les réconforte, les pare de quelques légers ornements, leur fait confesser leurs secrets, et sait, au besoin, s'éclipser avec discrétion, dans les moments critiques.

On objectera peut-être que Corneille a su être, quand il le fallait, Espagnol ou Romain. Ses peintures ne sont-elles point des portraits ? Et le spectateur en est-il moins ému ? Est-on bien sûr, quand on loue Corneille de ce mérite, de n'être pas dupe d'une illusion ? Corneille n'est ni Espagnol ni Romain, il est... cornélien ; c'est-à-dire qu'il aime et qu'il excelle à exprimer la grandeur d'âme, et celle-ci peut se rencontrer dans tous les pays et dans toutes les conditions ; mais, quand elle est mise au service de la patrie, nous nous écrivons aussitôt : « Voilà des sentiments romains ! » Car cette vertu, ainsi exercée, est ce

qui caractérise particulièrement à nos yeux « les fiers enfants de Romulus »¹. C'est ainsi qu'Horace, Cornélie, Pauline, Serlorius, nous paraissent pris sur nature. Maintenant à la grandeur ajoutez un grain d'emphase et de subtilité (il n'y en a que trop dans Corneille); le voilà devenu Espagnol, et si la pièce se passe en Espagne, comme LE CID et DON SANCHE, tout est pour le mieux. Seulement, Nicomède, roi de Bithynie de 148 à 90 avant Jésus-Christ, parle du même ton que Don Sanche, dont le père régnait en Aragon, au XV^e siècle de notre ère.

Passé encore, dira-t-on, que Racine et Voltaire aient pris peu de soin de peindre les mœurs romaines ou grecques; mais devaient-ils introduire dans des sujets antiques les mœurs françaises? Voltaire lui-même reprend Racine sur l'air et l'esprit français de ses héros amoureux. « Les étrangers, écrit-il, les appellent M. Bajazet, M. Antiochus, M. Xipharès, M. Hippolyte; et, je l'avoue, ils n'ont pas tort » (peut-être les mêmes étrangers disaient-ils: M^{lle} Zayre et le chevalier Orosmane). « Cette faiblesse de Racine, continue Voltaire, est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son temps, à la galanterie de la cour de Louis XIV, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples mêmes de Corneille qui ne composa

1. Élevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfants de Romulus.

(Voltaire à M^{me} Denis, juillet 1750; éd. Garnier,
t. XXXVII, page 143.)

jamais une tragédie sans y mettre de l'amour... Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé, en France, produire des tragédies profanes sans galanterie ¹. »

Racine a payé aux mœurs de son temps un tribut bien plus lourd que ne le croyait Voltaire. Ce n'est pas seulement la galanterie du siècle de Louis XIV, c'est tout le grand siècle qui revit dans les chefs-d'œuvre de son poète le plus parfait. « Décomposez le rôle de PHÈDRE, dit M. Paul de Saint-Victor, vous n'y trouverez pas un atome de paganisme; mais un mélange ineffable des sentiments de la patricienne, du délire de la pécheresse et des remords de la pénitente... Cette reine mythologique est, avant tout, une grande dame. Shakespeare, dans LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, a fait Thésée duc d'Athènes: Phèdre, dans la tragédie de Racine, en est la duchesse ². » De même, dans ces pièces sans amour que Voltaire avait « osé produire » en France, LA MORT DE CÉSAR, MÉROPE, ORESTE, si les personnages ne sont ni « galants », ni « damerets », en sont-ils moins français et courtisans? Et cependant « le rôle de Phèdre est, d'un bout à l'autre, ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé », déclare avec raison Voltaire ³. Il est à présumer qu'il rendait la même justice à MÉROPE.

1. Dictionnaire philosophique, article Art dramatique, éd. Garnier, t. XVII, page 413.

2. Les Deux Masques, t. III, pages 387-388.

3. Dictionnaire philosophique, article Art dramatique, éd. Garnier, t. XVII, page 406.

Qu'est-ce à dire? et la tragédie, qui s'accommode difficilement de l'anachronisme dans les faits, le souffrirait-elle dans les sentiments, dans les idées, dans les mœurs? Il faut bien qu'elle l'y souffre : car elle ne se soutient, elle ne vit, elle ne plaît que par lui.

Elle a, comme on l'a vu, choisi pour son partage les traits primitifs de la nature humaine, les sentiments identiques à eux-mêmes, la passion toute pure. Mais la passion, pour être éternelle, n'est pas l'unique mobile de nos actions. Ils sont même rares, au théâtre comme dans la vie, les moments où le cœur ingénu se dévoile et livre son secret. D'autres influences, sujettes à changer avec les siècles, mais puissantes en leur temps, nous font penser et agir, nous maîtrisent, nous excitent, nous rendent enfin tels que nous sommes : ce sont les croyances, les préjugés, les habitudes, l'idée que nous nous sommes formée du devoir, des bienséances, du monde, du destin. Le personnage dramatique, étant essentiellement actif, doit être marqué, lui aussi, et plus profondément qu'un autre, du joug que nous portons tous : autrement, il serait aussi froid qu'une abstraction. Si on ne nous le montre que par un seul côté, s'il n'est possédé que d'un intérêt unique, comme d'une idée fixe, nous verrons en lui une sorte de maniaque au lieu d'un homme passionné.

La différence est sensible, par exemple, entre la *Mérope* de Voltaire et la *Clytemnestre* de Racine. *Mérope* est placée dans des circonstances plus terribles. Après avoir failli plonger le poignard dans le

sein du fils qu'elle pleure et qu'elle croit venger, elle est obligée de le dénoncer à ses assassins pour retarder d'un instant son supplice :

.... Barbare, il est mon fils !

Mais quand elle a dit : Mon fils, elle a, peu s'en faut, presque tout dit. La couronne qu'on lui dispute, son peuple qu'un tyran opprime, ce tyran qui veut la contraindre à lui donner sa main, après qu'il l'a rendue veuve, tout cela l'effleure à peine. Elle cherche son enfant, elle le trouve, elle risque de le voir périr, elle le sauve. Ne lui en demandez pas davantage. Qui ne voit que le rôle est trop simplifié, et que la situation est plus dramatique que le personnage ? On se souviendra des malheurs de Mérope plutôt que de Mérope elle-même.

Clytemnestre aussi est mère ; et jamais l'amour maternel n'a parlé avec plus d'éloquence que par sa bouche ; jamais imprécations plus retentissantes n'ont été mêlées à des plaintes plus douloureuses. Mais, en outre, elle est femme ; elle est fière de marier sa fille à un prince tel qu'Achille, un prince du sang des dieux ; elle se réjouit de briller à la cérémonie religieuse, « d'ordonner cette pompe sacrée », de paraître dans un camp où Agamemnon commande à la Grèce entière. Elle s'indigne contre « cette Hélène, objet de tant de jalousie », contre Hermione, contre Ménélas ; surtout elle éclate contre son malheureux époux, aussi désespéré qu'elle : c'est de lui que vient

tout le mal; sa tristesse est fausse; ce n'est pas à l'État, c'est à son ambition qu'il sacrifie sa fille. Loin de se refuser à ce crime, il veut s'en faire un mérite : voilà bien le fils d'Atrée! Mais si l'outrage est sanglant, l'expression reste digne et décente. Impossible de donner à l'invective une forme plus châtiée. Et quelle réserve aussi, quelle sécheresse dédaigneuse, quel mépris tranquille, quand elle fait entendre à Ériphile, rivale d'Iphigénie, qu'on sait à quoi s'en tenir sur ses sentiments secrets! Cette mère, cette femme est aussi, comme Phèdre, une reine, mieux encore, une grande dame; et si jamais il y paraît, c'est lorsqu'on la voit noblement prosternée aux pieds d'Achille, vers lequel elle s'est tournée avec la droiture et la promptitude de l'instinct, dès qu'elle a su le péril qui menaçait sa fille :

... Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendre !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée...¹.

Ainsi, d'une part, dans *Mérope*, l'amour maternel, pur, pour ainsi dire, de tout alliage; et, d'autre part, dans *Clytemnestre*, ce même amour, aussi pur, aussi fort, aussi tendre; et, en outre, des sentiments, des manières de penser et de dire qui sentent d'une lieue leur XVII^e siècle. Car, enfin, sommes-

1. *Iphigénie*, III, v.

nous en Aulide ou à Versailles ? Est-ce bien d'un sacrifice humain qu'il s'agit ? La femme grecque avait-elle le verbe si haut devant son mari ? et maniait-elle l'injure avec une élégance si soutenue ? Sont-ce là « façons de parler désobligeantes » du pays des héros homériques ? Quand il est question du mariage d'Achille et d'Iphigénie, on a envie de s'informer si Louis XIV signera au contrat ; et l'on est tenté de croire que la fille d'Agamemnon recevra le coup mortel, dans la chapelle du Château, de la main du révérend père Calchas, confesseur du roi et aumônier en chef de l'armée grecque. Qui niera cependant que la figure la plus humaine, la plus vivante, la plus touchante, ne soit celle de Clytemnestre ? Qui ne voit que, grâce à l'anachronisme, bien loin de se brouiller et de flotter devant nos yeux, elle se précise, se détermine, nous devient familière et inoubliable ? La raison en est que le poète était tenu de ménager à la fois son personnage et son public, de ne point trop défigurer celui-là, mais de ne point trop choquer celui-ci. La part faite, — et largement faite, — à ce qui est éternellement vrai et humain, il fallait bien, sous peine de paraître sec, inanimé ou chimérique, qu'il réservât dans son œuvre une place à la vérité contingente et relative, en un mot, aux mœurs. Or, elles étaient autres au temps où l'action s'est passée, autres au temps où l'auteur écrivait. Sans doute Racine, nous l'avons dit, tenait compte des premières ; mais il n'aurait rien fait s'il n'avait peint les secondes : car c'est aux gens de son siècle qu'il voulait plaire.

Ce qu'on ne connaît pas étonne ; on est touché de ce qu'on connaît, de ce qu'on a éprouvé, et on croit volontiers que ce qui est devait être, et même a toujours été. Il fallait que le public se reconnût dans le personnage. Si celui-ci avait ignoré ce que les spectateurs tenaient pour établi, pour bienséant, pour respectable, on n'aurait vu en lui qu'un être de raison, ou un extravagant, ou un visionnaire. C'était à lui de prendre, comme fait un étranger, l'habit du pays où il allait.

Pour ne parler que des bienséances, Horace est révoltant, lorsqu'il veut faire admirer à Camille le bras qui a tué Curiace :

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères...
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire¹.

Même de nos jours, quoique nous passions tant de choses à Corneille et à l'histoire, qui n'a horreur de ce lourdaud ? On croirait voir un Hercule de foire qui fait admirer ses muscles. « Cela est historique, écrivait Voltaire ; mais cela n'est nullement tragique, nullement théâtral... Il ne devrait parler à sa sœur que pour la consoler, ou plutôt il n'a rien du tout à dire². »

1. Horace, IV, v.

2. Commentaires sur Corneille, Remarques sur les HORACES, éd. Garnier, t. XXXI, pages 306-307.

Si cependant Racine avait traité le même sujet et qu'il eût cru à propos de faire parler Horace, c'eût été, n'en doutons pas, avec une fermeté si simple, avec une si douce pitié, que nous en aurions été émus et ravis : car le personnage, infidèle à son histoire, aurait été conforme à ce que nous attendions de lui, c'est-à-dire à lui-même.

Voilà pourquoi Phèdre a les sentiments d'une chrétienne ; pourquoi Achille n'entend point raillerie sur le point d'honneur ; pourquoi Ulysse a étudié sous les meilleurs maîtres la rhétorique la plus saine et la plus convaincante, si bien qu'Agamemnon, bourreau de sa fille par persuasion, ne nous est pas odieux ; pourquoi enfin Orosmane parle à son esclave favorite le langage le plus chevaleresque.

Ce ne sont point les mœurs grecques, ou romaines, ou turques ; ce sont les mœurs françaises, lesquelles en valent bien d'autres. C'est par là que la tragédie est en ce pays un art profondément national, qui a fait les délices des contemporains de Louis XIV et des contemporains de Napoléon I^{er} ; qui a joui longtemps d'une faveur plus constante que ne le fut la vogue des comédies, même de Molière ; qui nous a donné, sous des noms grecs et romains, la peinture des mystères éternels du cœur en même temps que le tableau de la société la plus polie, au moment le plus brillant de son histoire. Et qu'importent ces noms, si, sur des sujets antiques, on nous a fait des vers nouveaux d'une beauté durable ? Reproche-t-on à La Fontaine d'a-

voir désigné par les noms des animaux les caractères de sa comédie à cent actes?

Ainsi la Tragédie agit, marche, et s'explique¹.

Tel était, selon Voltaire, selon son siècle et selon ses glorieux devanciers, l'objet qu'elle se proposait et les moyens dont elle devait se servir : émouvoir et tout faire concourir à l'émotion : la beauté des vers, où la passion parlera seule, d'où la fantaisie et le bel esprit seront sévèrement bannis; le choix des personnages pris parmi les hommes que le vulgaire admire, respecte, envie; la simplicité d'une action unique, accomplie, pour plus de vraisemblance, en un jour et en un lieu; l'expression des sentiments, fût-ce aux dépens de la représentation plus ou moins pompeuse et brillante des faits; la préférence accordée, entre tous les sentiments qui se partagent une âme, à ceux qui sont indépendants des temps et des lieux; enfin la vérité historique, les bienséances, les principes de morale entendus à la façon dont les entendaient les spectateurs.

Voilà ce que voulait faire Voltaire; voilà ce que, pendant longtemps, on a cru qu'il avait fait; voilà pourquoi, après « un examen approfondi » de ses chefs-d'œuvre dramatiques, le plus grand poète de notre siècle proclamait « sa haute supériorité en ce genre »².

1. Boileau, *Art poétique*, chant III.

2. Victor Hugo, *Notice sur la vie et les ouvrages de Voltaire*, placée en tête d'un *Choix moral de lettres de Voltaire*

Ne soyons pas plus sévères que Victor Hugo; et, pour juger le théâtre de Voltaire, sachons tenir compte du temps où il écrivait, et du public auquel il s'adressait, et surtout des difficultés du genre où il s'exerçait.

« C'est une entreprise si difficile, dit-il lui-même dans son article *Art dramatique* des *QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE*, d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité, de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire, de ne les faire entrer et sortir qu'à propos, de faire verser des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier, d'être toujours décent et toujours intéressant, qu'un tel ouvrage est un prodige, et qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce¹. »

C'est au lecteur de décider si les quatre pièces que nous réimprimons aujourd'hui, ou tout au moins certaines d'entre elles, peuvent être rangées parmi les « vingt prodiges » dont parle Voltaire.

GEORGES BENGESCO.

(Paris, Boulland, 1824, 4 vol. in-12 et in-18), t. I, page xxxv.

1. Tome XVII de l'édition Garnier, page 405.



THÉÂTRE

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ŒDIPÉ

TRAGÉDIE

Voltaire. I.

I

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ACTEURS

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTÈTE, prince d'Eubée.

LE GRAND PRÊTRE.

ARASPE, confident d'Œdipe.

ÉGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHŒUR DE THÉBAINS.

La scène est à Thèbes.



OE D I P E

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHILOCTÈTE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, est-ce vous? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire;
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis longtemps aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez..

PHILOCTÈTE.

Ce séjour convient aux malheureux.
 Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
 Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
 En accablant ce peuple, a respecté la reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
 Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
 Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle,
 Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.
 On dit qu'enfin le Ciel, après tant de courroux,
 Va retirer son bras apesanti sur nous.
 Tant de sang, tant de morts, ont dû le satisfaire.

PHILOCTÈTE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
 Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
 Quoi! Jocaste... (les dieux me seraient-ils plus doux?)
 Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
 Il ne vit plus!... Quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie
 Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
 A peine vous quittiez le sein de vos États,
 A peine vous preniez le chemin de l'Asie,

Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ses sujets ce prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi ! Dimas, votre maître est mort assassiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de son trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand, du courroux des dieux ministre épouvantable,
Funeste à l'innocent sans punir le coupable,
Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors ?),
Un monstre furieux vient ravager ces bords.
Le Ciel, industrieux dans sa triste vengeance,
Avait à le former épuisé sa puissance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrationnable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.

D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Proposait une énigme avec art concertée ;
Et, si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire.
D'une commune voix Thèbe offrit son empire
A l'heureux interprète, inspiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux ;

Nul d'eux ne l'entendit ; ils expirèrent tous.
 Mais Œdipe, héritier du sceptre de Corinthe,
 Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte,
 Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
 Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit et fut roi.
 Il vit, il règne encor ; mais sa triste puissance
 Ne voit que des mourans sous son obéissance.
 Hélas ! nous nous flattions que ses heureuses mains
 Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
 Déjà même les dieux nous semblaient plus faciles ;
 Le monstre en expirant laissait ces murs tranquilles ;
 Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
 Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
 Les dieux nous ont conduits de supplice en supplice ;
 La famine a cessé, mais non leur injustice ;
 Et la contagion, dépeuplant nos États,
 Poursuit un faible reste échappé du trépas.
 Tel est l'état horrible où les dieux nous réduisent.
 Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favorisent,
 Qui du sein de la gloire a pu vous arracher ?
 Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTÈTE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
 Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
 Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
 Cet appui de la terre, invincible comme eux.
 L'innocent opprimé perd son dieu tutélaire ;
 Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule est mort ?

PHILOCTÈTE.

Ami, ces malheureuses mains

Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers et terribles;
Je rapporte sa cendre et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le Ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin;
Et, dût ma passion renaître dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtemps ce feu si puissant et si doux;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste, par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas ! par cet hymen qui coûta tant de pleurs
Les destins en secret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'est le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTÈTE.

Il fallut fuir pour vaincre ; oui, je te le confesse,
Je luttai quelque temps ; je sentis ma faiblesse :
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'est alors, en effet, que mon âme éclairée

Contre les passions se sentit assurée.
 L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux;
 Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux.
 Des vertus avec lui je fis l'apprentissage;
 Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
 L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi :
 Qu'eussé-je été sans lui? rien que le fils d'un roi,
 Rien qu'un prince vulgaire, et je serais peut-être
 Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte et sans courroux,
 Vous reverrez Jocaste et son nouvel époux?

PHILOCTÈTE.

Comment! que dites-vous? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTÈTE.

Œdipe est trop heureux! Je n'en suis point surpris;
 Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix :
 Le Ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître ;
 Tout le peuple avec lui, conduit par le grand prêtre,
 Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
 O toi, du haut des cieux veille sur ta patrie,
 Exauce en sa faveur un ami qui te prie;
 Hercule, sois le dieu de tes concitoyens;
 Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens!

SCÈNE II

LE GRAND PRÊTRE, LE CHŒUR.

(La porte du temple s'ouvre et le grand prêtre paraît au milieu du peuple.)

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes ;
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes !
O mort, nous implorons ton funeste secours !
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND PRÊTRE.

Cessez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables ;
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Quid'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix le Ciel va lui parler ;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler ;
Les temps sont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la destinée.

SCÈNE III

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRÊTRE, ÉGINE,
DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Peuples qui, dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences !
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

(Au grand prêtre.)

Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours ?
Ces maîtres des humains sont-ils muets et sourds ?

LE GRAND PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit, à ma vue,
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue ;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et respirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;
Le meurtrier du roi respire en ces États,
Et de son souffle impur infecte vos climats.
Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le punisse.
Peuples, votre salut dépend de son supplice. »

CÉDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laius vous était cher, et votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance,
Tel est souvent le sort des plus justes des rois !
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs lois :
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-mêmes ;
Mais, après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et, comme à l'intérêt l'âme humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi, du Ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Apaisons son murmure, et qu'au lieu d'hécatombe
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi ! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins ?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges ?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

(A Jocaste.)

Pour moi qui, de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs ;
Et, de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon âme à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin, me réservant à vous,

Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;
 Lorsque, de ses États parcourant les frontières,
 Ce héros succomba sous des mains meurtrières,
 Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
 Phorbas était du roi le conseil et l'appui.
 Laïus, qui connaissait son zèle et sa prudence,
 Partageait avec lui le poids de sa puissance.
 Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacré,
 Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
 Percé de coups lui-même, il se traînait à peine ;
 Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine :
 « Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups ;
 Ils ont devant mes yeux massacré votre époux ;
 Ils m'ont laissé mourant ; et le pouvoir céleste
 De mes jours malheureux a ranimé le reste. »
 Il ne m'en dit pas plus ; et mon cœur agité
 Voyait fuir loin de lui la triste vérité ;
 Et peut-être le Ciel, que ce grand crime irrite,
 Déroba le coupable à ma juste poursuite ;
 Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
 Afin de nous punir il nous fit criminels.
 Le Sphinx bientôt après désola cette rive ;
 A ses seules fureurs Thèbes fut attentive ;
 Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
 Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service et son zèle.
 Tout l'État en secret était son ennemi ;
 Il était trop puissant pour n'être point haï ;
 Et du peuple et des grands la colère insensée

Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, et d'un commun transport
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort ;
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblais d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrètement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE.

Madame, c'est assez.

(A sa suite.)

Courez, que l'on s'empresse ;

Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.

Moi-même devant vous je veux l'interroger.

J'ai tout mon peuple ensemble et Laïus à venger.

Il faut tout écouter ; il faut d'un œil sévère

Sonder la profondeur de ce triste mystère.

Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,

Punissez l'assassin, vous qui le connaissez !

Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire !

Qu'en horreur à ses fils, exécration à sa mère,

Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,

Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;

Et que son corps sanglant, privé de sépulture,

Des vautours dévorans devienne la pâture !

LE GRAND PRÊTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups !

Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre :
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre,
Et, conduisant un roi facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JOCASTE, ÈGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

OUI, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame, et les destins dans ce triste séjour,
Pour nous sauver sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux !

ÈGINE.

Ma surprise est extrême !...

JOCASTE.

Qui ? lui ! qui ? Philoctète !

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.

A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer ?
Il haïssait Laïus, on le sait ; et sa haine

Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère;
Mais, au seul nom du roi, trop prompt et trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osait s'emporter.
Il partit; et, depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez longtemps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons et suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités;
Les dieux veulent du sang, et sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.

Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCÈNE II

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie

A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.

Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.

Ces peuples, qu'un faux zèle aveuglement anime,

Vont bientôt à grands cris demander leur victime.

Je n'ose l'accuser ; mais quelle horreur pour vous

Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage !

Le crime, la bassesse eût été son partage !

ÉGINE, après les nœuds qu'il a fallu briser,

Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.

Apprends que ces soupçons irritent ma colère,

Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait su plaire.

ÉGINE.

Cet amour si constant...

Voltaire, I,

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'âme ils viennent nous surprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre;
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions et ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens...

JOCASTE.

Que je suis malheureuse !
Tu connais, chère Égine, et mon cœur et mes maux
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois, de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage ou plutôt de supplice :
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce souvenir funeste ;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Égine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés.
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème ;
Il fallut oublier, dans ses embrassemens,
Et mes premiers amours et mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée ;

Et déguisant mon trouble, et dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

ÉGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Cédipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos États sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah! grands dieux!

ÉGINE.

Était-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, ÉGINE, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux,

Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctète a fait naître en mon âme
Et qui, sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Œdipe une amitié sévère.
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains, qu'il avait conservé.
Mais enfin, sur ses pas aux autels entraînée,
Égine, je sentis dans mon âme étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure :
Égine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Œdipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle et sanglant
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante ;
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang ;
Ce fils dont ma pieuse et barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice.
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner
De sentimens confus mon âme possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctète, encor trop présent dans mon cœur
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'approche.

JOCASTE.

C'est lui-même : je tremble ; évitons sa présence.

SCÈNE III

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

Ne fuyez point, Madame, et cessez de trembler;
Osez me voir, osez m'entendre et m' parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes;
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la mollesse aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste, avant tout, que je m'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur : une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi;
Et du Sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue;
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,
Et qu'Œdipe...

PHILOCTÈTE.

Je sais qu'Œdipe est votre époux.

Je sais qu'il en est digne ; et, malgré sa jeunesse,
 L'empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
 Ses exploits, ses vertus, et surtout votre choix,
 Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois
 Ah ! pourquoi la fortune, à me nuire constante,
 Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
 Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
 Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
 Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
 D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles ;
 Ce bras, que votre aspect eût encore animé,
 A vaincre avec le fer était accoutumé :
 Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête.
 D'un autre cependant Jocaste est la conquête !
 Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur !

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTÈTE.

Je perds Alcide et vous : qu'aurai-je à craindre encore

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un dieu vengeur abhorre
 Un feu contagieux annonce son courroux,
 Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
 Du Ciel qui nous poursuit la justice outragée
 Venge ainsi de ce roi la cendre négligée ;
 On doit sur nos autels immoler l'assassin ;
 On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin !

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais ; une pareille offense
 Étonne mon courage et me force au silence.

Qui? moi, de tels forfaits! moi, des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point; et c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait; nous nous aimions en vain :
Les dieux vous réservaient un plus noble destin.
Vous étiez né pour eux; leur sagesse profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour, remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre et timide
Ne dut point occuper le successeur d'Alcide;
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins,
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaissent;
Hercule est sous la tombe, et les monstres renaissent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.
Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse :
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, et qu'il est mon époux.

SCÈNE IV

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE.

ŒDIPE.

Araspe, c'est donc là le prince Philoctète?

PHILOCTÈTE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le Ciel encore, à sa perte animé,
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie :
J'ai pour vous trop d'estime, et je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré :
Ne déshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie ;
Et soutenez surtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Être utile aux mortels et sauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime ;

Si le Ciel m'eût laissé le choix de la victime,
 Je n'aurais immolé de victime que moi.
 Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un roi ;
 C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
 J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres ;
 J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois ;
 Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
 C'est un sang criminel que nous devons répandre :
 Vous êtes accusé, songez à vous défendre ;
 Paraissez innocent ; il me sera bien doux
 D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
 Et je me tiens heureux s'il faut que je vous traite,
 Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

PHILOCTÈTE.

Je veux bien l'avouer, sur la foi de mon nom,
 J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
 Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
 D'infâmes assassins a délivré la terre ;
 Hercule à les dompter avait instruit mon bras :
 Seigneur, qui les punit ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
 Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
 Seigneur, et, si Laïus est tombé sous vos coups,
 Sans doute avec honneur il expira sous vous.
 Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime :
 Je vous rends trop justice.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel serait mon crime ?

Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
 Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
 Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;

Pour Hercule et pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, et vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques :
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques ;
Je le sais ; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous...

PHILOCTÈTE.

Ce n'est point moi : ce mot doit vous suffire.
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux âmes ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne !
Ah ! ce n'est point à vous d'en accuser personne ;
Son sceptre et son épouse ont passé dans vos bras ;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.
Ce n'est pas moi, surtout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille et demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître,
J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre et trop m'humilier :
La vertu s'avilit à se justifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'est chère, et votre orgueil m'offense ;

On vous jugera, Prince; et, si votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTÈTE.

J'y resterai sans doute :
Il y va de ma gloire, et le Ciel, qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisemens;
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.
Je te dirai bien plus; je rougissais dans l'âme
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus :

Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

ARASPE,

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
 Quel besoin que le Ciel ici se fasse entendre?
 Ces dieux dont le pontife a promis le secours
 Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours :
 On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;
 Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
 Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
 Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.
 Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;
 Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
 Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
 Font parler les destins, les font taire à leur gré.
 Voyez, examinez avec un soin extrême
 Philoctète, Phorbas, et Jocaste elle-même.
 Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux :
 Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide?...
 Non, si le Ciel enfin de nos destins décide,
 On ne le verra point mettre en d'indignes mains
 Le dépôt précieux du salut des Thébains.
 Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
 Par mes vœux redoublés fléchir leur inclemence.
 Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
 De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
 Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
 Je veux interroger et les dieux et les hommes.



ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiège à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux ;
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence ?
Pourrez-vous le servir et prendre sa défense ?

JOCASTE.

Moi ! si je la prendrai ? Dussent tous les Thébains

Porter jusque sur moi leurs parricides mains,
 Sous ces murs tout fumans dussé-je être écrasée,
 Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes esprits :
 Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;
 On le sait ; on dira que je lui sacrifie
 Ma gloire, mes époux, mes dieux et ma patrie ;
 Que mon cœur brûle encore.

ÉGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;

Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi ;
 Et jamais...

JOCASTE.

Que dis-tu ? Crois-tu qu'une princesse
 Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
 Des courtisans sur nous les inquiets regards
 Avec avidité tombent de toutes parts ;
 A travers les respects, leurs trompeuses souplesses
 Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses ;
 A leur malignité rien n'échappe et ne fuit ;
 Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
 Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence :
 Et quand leur artifice et leur persévérance
 Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
 Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
 Portant sur notre vie une triste lumière,
 Vont de nos passions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
 Quels regards si perçans sont dangereux pour vous ?
 Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire ?
 Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire :

On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte et sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère ;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux son image est tracée ;
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours.
Ma pitié me paraît trop sensible et trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés et mes soins :
Je le servirais mieux si je l'eusse aimé moins.

ÉGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute :

C'est ma seule espérance ; et, pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant et ma gloire et sa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? Il devrait être ici ;
Chère Égine, va, cours.

SCÈNE II

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

Ah ! Prince, vous voici.

Dans le mortel effroi dont mon âme est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue :
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir ;
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir :
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, et, loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compassion et plus de fermeté ;
Préférez, comme moi, mon honneur à ma vie ;
Commandez que je meure, et non pas que je fuie ;
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,

A devenir coupable en vous obéissant.
Des biens que m'a ravis la colère céleste,
Ma gloire, mon honneur, est le seul qui me reste;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée;
Madame, à votre époux ma parole est donnée;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne sais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme
Dont la triste Jocaste avait touché votre âme,
Si d'une si parfaite et si tendre amitié
Vous conservez encore un reste de pitié,
Enfin, s'il vous souvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTÈTE.

Je vous les consacrai ; je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, soit digne tout entière.
J'ai vécu loin de vous ; mais mon sort est trop beau
Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait si d'un regard propice
Le Ciel ne verra point ce sanglant sacrifice ?
Qui sait si sa clémence au sein de vos États,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Peut-être il me devait cette grâce infinie
De conserver vos jours aux dépens de ma vie ;
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE,
 ARASPE, SUITE.

ŒDIPE.

Prince, ne craignez point l'impétueux caprice
 D'un peuple dont la voix presse votre supplice ;
 J'ai calmé son tumulte, et même contre lui
 Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
 On vous a soupçonné ; le peuple a dû le faire.
 Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
 Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
 Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
 Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
 N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre
 C'est au Ciel, que j'implore, à me déterminer.
 Ce Ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner ;
 Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
 Par la voix du grand prêtre il nomme la victime ;
 Et je laisse à nos dieux, plus éclairés que nous,
 Le soin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible et pure ;
 Mais l'extrême justice est une extrême injure ;
 Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
 Des lois que nous suivons la première est l'honneur
 Je me suis vu réduit à l'affront de répondre

A de vils délateurs que j'ai trop su confondre.
 Ah ! sans vous abaisser à cet indigne soin,
 Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin :
 C'était, c'était assez d'examiner ma vie ;
 Hercule appui des dieux et vainqueur de l'Asie,
 Les monstres, les tyrans, qu'il m'apprit à dompter,
 Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.
 De vos dieux cependant interrogez l'organe :
 Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
 Je n'ai pas besoin d'eux, et j'attends leur arrêt
 Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCÈNE IV

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRÊTRE, ARASPE,
 PHILOCTÈTE, ÉGINE, SUITE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Eh bien ! les dieux, touchés des vœux qu'on leur adresse,
 Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse ?
 Quelle main parricide a pu les offenser ?

PHILOCTÈTE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser ?

LE GRAND PRÊTRE.

Fatal présent du Ciel ! science malheureuse !
 Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse !
 Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
 Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts !

PHILOCTÈTE.

Eh bien ! que venez-vous annoncer de sinistre ?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTÈTE.

Ne traignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas

LE GRAND PRÊTRE, à Œdipe.

Ah ! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que soit le destin que le Ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND PRÊTRE.

Œdipe est plus à plaindre qu'eux

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour son peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;
Vous à qui le Ciel parle, entendez nos clameurs.

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous sauvez tous.

LE GRAND PRÊTRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le dieu qui par ma voix vous parle en ce moment
Commande que l'exil soit son seul châtiment ;
Mais bientôt, éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.
De son supplice affreux vos yeux seront surpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéissez.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND PRÊTRE, à Œdipe.

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien !... c'est...

ŒDIPE.

Achève : qui ?

LE GRAND PRÊTRE, à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND PRÊTRE.

Vous, malheureux prince.

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre !

JOCASTE,

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre
(A Œdipe.)

Qui, vous ! de mon époux vous seriez l'assassin,
Vous à qui j'ai donné sa couronne et ma main ?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE,

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur
(Au grand prêtre.)

Voilà donc des autels quel est le privilège !
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilège,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, au pied des autels il faudrait t'immoler,

A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRÊTRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
 Profitez des momens que vous avez à l'être.
 Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé.
 Tremblez, malheureux roi, votre règne est passé ;
 Une invisible main suspend sur votre tête
 Le glaive menaçant que la vengeance apprête ;
 Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
 Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
 Privé des feux sacrés et des eaux salutaires,
 Remplissant de vos cris les antres solitaires,
 Partout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
 Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
 Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
 N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
 Au crime, au châtement malgré vous destiné,
 Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

CEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
 Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
 De ton juste trépas mes regards satisfaits
 De ta prédiction préviendraient les effets.
 Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
 Et respecte un courroux que ta présence irrite ;
 Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur ;
 Votre père autrefois me croyait plus sincère.

CEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père...

LE GRAND PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
 Ce jour va vous donner la naissance et la mort.
 Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
 Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être ?
 Entouré de forfaits à vous seul réservés,
 Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?
 O Corinthe ! ô Phocide ! exécration hyménée !
 Je vois naître une race impie, infortunée,
 Digne de sa naissance, et de qui la fureur
 Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur !
 Sortons.

SCÈNE V

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile.
 Je ne sais où je suis ; ma fureur est tranquille :
 Il me semble qu'un dieu, descendu parmi nous,
 Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
 Et, prêtant au pontife une force divine,
 Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTÈTE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
 Philoctète avec vous combattrait sous vos lois ;
 Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable
 Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
 Fortement appuyé sur des oracles vains,

Un pontife est souvent terrible aux souverains;
Et, dans son zèle aveugle, un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois,
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

CÉDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre âme égale mes malheurs;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Quel crime ai-je commis? Est-il vrai, dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en est assez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut sauver l'État, et c'est trop différer :
Épouse de Laïus, c'est à moi d'expirer;
C'est à moi de chercher sur l'inférieure rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive.
De ses mânes sanglans j'apaiserai les cris;
J'irai... Puissent les dieux, satisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre,
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre!

CÉDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'est-ce point assez
De tant de maux affreux sur ma tête amassés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le sort de votre époux est déjà trop horrible,
Sans que, de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
Venez.

JOCASTE.

Comment! Seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez-moi

Et venez dissiper ou combler mon effroi.





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NON, quoi que vous disiez, mon âme inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, et, prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même;
Et mille événemens de mon âme effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, et le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi! votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah ! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros par le Ciel aux mortels accordé !
Des véritables rois exemple auguste et rare !
Œdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits ;

Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance ;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doit vous surprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :
Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré...! Dieux! serait-il possible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infailible?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées?
Non, non ; chercher ainsi l'obscurité,
C'est usurper les droits de la Divinité,
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah dieux! s'il était vrai, quel serait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai; croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.

Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore!

ŒDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.

Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faiblesse.
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir:
« Ton fils tuera son père, et ce fils sacrilège,
Inceste et parricide... » O dieux, achèverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien! Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que, tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

ŒDIPE.

Ah ! Madame, achevez : dites, que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur, et, saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux et condamnait leurs lois :
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime ;
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse !
O d'un oracle faux obscurité trompeuse !
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères,
Il fut assassiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux !
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire !
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire ;
Profitez de ma faute et calmez vos esprits.

ŒDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe :
Cependant, de Corinthe et du trône éloigné,

Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
 Un jour (ce jour affreux, présent à ma pensée,
 Jette encor la terreur dans mon âme glacée),
 Pour la première fois, par un don solennel,
 Mes mains jeunes encore enrichissaient l'autel :
 Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent ;
 De traits affreux de sang les marbres se couvrirent ;
 De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
 Une invisible main repoussait mes présens ;
 Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
 Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
 « Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ;
 Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté ;
 Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
 Va porter tes présens aux autels des Furies ;
 Conjure leurs serpens prêts à te déchirer :
 Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer. »
 Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon âme,
 Cette voix m'annonça (le croirez-vous, Madame ?)
 Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs
 Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;
 Me dit que je serais l'assassin de mon père...

JOCASTE.

Ah dieux !

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je ? Quel démon, en unissant nos cœurs,
 Cher prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes,
 Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.

Ecoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.

Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.

Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,

Aux destins ennemis ne fût un jour fidèle ;

Et, suspect à moi-même, à moi-même odieux,

Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.

Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;

Je partis, je courus de contrée en contrée ;

Je déguisai partout ma naissance et mon nom.

Un ami de mes pas fut le seul compagnon.

Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,

Le dieu qui me guidait seconda mon courage :

Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,

Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je suis réservé sans doute au parricide.

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide

(Et je ne conçois pas par quel enchantement

J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ;

La main des dieux sur moi si longtemps suspendue

Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue),

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers

Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.

Il fallut disputer, dans cet étroit passage,

Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang

Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.

Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,

Je me croyais encore au trône de mon père ;

Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir

Me semblaient mes sujets et faits pour m'obéir.

Je marche donc vers eux, et ma main furieuse

Arrête des coursiers la fougue impétueuse.

Voltaire. I.

7

Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
 Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
 La victoire entre nous ne fut point incertaine.
 Dieux puissans ! je ne sais si c'est faveur ou haine,
 Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez
 Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
 L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
 Couché sur la poussière, observait mon visage ;
 Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
 De ses yeux expirans je vis des pleurs couler ;
 Moi-même, en le perçant, je sentis dans mon âme,
 Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissiez, Madame

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas ; on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCÈNE II

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue
 D'un trouble renaissant je sens mon âme émue ;
 Un confus souvenir vient encor m'affliger :
 Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse
 Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice ?
 Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi !

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux ! Laïus est mort, et vous êtes mon maître !
Vous, Seigneur ?

ŒDIPE.

Épargnons les discours superflus :

Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;

Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre ;

N'insultez pas du moins au malheureux destin

D'un fidèle sujet blessé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai blessé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;

Achevez de m'ôter une importune vie ;

Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,

Verse un reste de sang qui vous est échappé ;

Et, puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste

Où mon roi...

ŒDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le reste.

J'ai tout fait, je le vois ; c'en est assez. O dieux !

Enfin après quatre ans vous dessillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il est donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
 Attaqua vers Daulis, en cet étroit passage ?
 Oui, c'est toi : vainement je cherche à m'abuser :
 Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser ;
 Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
 Vous avez fait le crime, et j'en fus soupçonné ;
 J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice ;
 Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice ;
 Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
 De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Jocaste... car enfin la fortune jalouse
 M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse,
 Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
 Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage ;
 Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage !

Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur ?

Arrêtez, modérez cette aveugle douleur ;
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse ;
Écoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien :
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le suis plus, et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me suit.

Redoutez-moi, craignez le dieu qui me poursuit ;
 Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
 Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
 Peut-être, de ce dieu partageant le courroux,
 L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous.
 Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
 Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel ;
 Vous êtes malheureux, et non pas criminel.
 Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
 Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre ;
 Et, sans trop rappeler cet affreux souvenir,
 Je ne puis que me plaindre, et non pas vous punir.
 Vivez...

ŒDIPE.

Moi, que je vive ! Il faut que je vous fuie.
 Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
 Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats,
 Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
 Irai-je, errant encore et me fuyant moi-même,
 Mériter par le meurtre un nouveau diadème ?
 Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
 A des crimes plus grands réserve encor ma main ?
 Corinthe ! que jamais ta détestable rive...

SCÈNE IV

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment un étranger arrive ;
Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.

(A Jocaste.)

Adieu ; que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe :
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle ;
Et, vivant loin de vous, sans États, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, SUITE.

ŒDIPE.

FINISSEZ vos regrets, et retenez vos larmes :
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie ;
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Écoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide ;
Un monarque est son père¹, il fut l'ami d'Alcide

1. Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas;
 Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
 Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
 Et descendre du moins de mon trône en monarque.
 Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
 Vous, demeurez.

SCÈNE II

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, SUITE.

ŒDIPE.

Icare, est-ce vous que je voi ?
 Vous, de mes premiers ans sage dépositaire,
 Vous, digne favori de Polybe mon père ?
 Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polybe est mort.

ŒDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
 Mon père...

ICARE.

A son trépas vous deviez vous attendre.
 Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre ;
 Ses jours étaient remplis, il est mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux,
 Vous qui faisiez trembler ma vertu trop timide,
 Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide !
 Mon père est chez les morts, et vous m'avez trompé.

Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé.
Ainsi, de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artisan de mes tristes destins !

O Ciel ! et quel est donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient nécessaire ;
Si, trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père est un bienfait des dieux ?
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler ;
Que ce silence...

ICARE.

O Ciel ! oserai-je parler ?

ŒDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment sans témoins daignerez-vous m'entendre ?

ŒDIPE, *à sa suite.*

Allez, retirez-vous... Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser.

Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

ŒDIPE.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.

ŒDIPE.

Est-ce assez, et ce trait sera-t-il le dernier ?

Poursuis, destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.

Eh bien ! j'allais régner ; Icare, allons combattre :

A mes lâches sujets courons me présenter.
 Parmi ces malheureux prompts à se révolter,
 Je puis trouver du moins un trépas honorable.
 Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable.
 Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
 Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même
 Sur son front en mourant a mis le diadème.
 A son maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père aussi, mon père me trahit?
 De la rébellion mon père est le complice?
 Il me chasse du trône!

ICARE.

Il vous a fait justice;
 Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret

Je révèle en tremblant ce terrible secret;
 Mais il le faut, Seigneur, et toute la province...

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils!

ICARE.

Non, Seigneur; et ce prince

A tout dit en mourant, de ses remords pressé;
 Pour le sang de nos rois il vous a renoncé;
 Et moi, de son secret confident et complice,
 Craignant du nouveau roi la sévère justice,

Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point son fils ! et qui suis-je, grands dieux

ICARE.

Le Ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;
Et je sais seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un mont désert à périr destiné,
La lumière, sans moi, vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étais, dès le berceau, l'horreur de ma maison.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un Thébain, qui se dit votre père
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfaisant guida vers vous mes pas
La pitié me saisit, je vous prends dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte :
Vous vivez, et bientôt je vous porte à Corinthe ;
Je vous présente au prince : admirez votre sort !
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort ;
Et, par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place ;

L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

ŒDIPE.

O vous qui présidez aux fortunes des rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiser les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais, et le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître ;
Mais longtemps de ses traits mon esprit occupé
De son image encore est tellement frappé
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh ! pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais ; mais, malgré les maux que je prévoi,
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, et ne puis m'ignorer.

SCÈNE III

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

Ah ! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême :

Plus je le vois, et plus... Ah ! Seigneur, c'est lui-même,
C'est lui.PHORBAS, à *Icare*.

Pardonnez-moi si vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi ! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes,
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah ! qu'est-ce que vous dites ?

Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler ;
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joie :
Œdipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroie !

Malheureux ! qu'as-tu dit ?

ICARE, à Œdipe.

Seigneur, n'en doutez pas ;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, et voilà votre père.

ŒDIPE.

O sort qui me confond ! ô comble de misère !

(A Phorbas.)

Je serais né de vous ? le Ciel aurait permis
Que votre sang versé...

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas exposé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement ; la résistance est vaine.
Cet enfant, par toi-même à la mort destiné,

(En montrant Icare)

Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.

Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel était son pays ?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur...

ŒDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense.
Fuyez : à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCÈNE IV

CEDIPE *seul.*

Le voilà donc rempli, cet oracle exécration
 Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;
 Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
 Inceste et parricide, et pourtant vertueux !
 Misérable vertu, nom stérile et funeste,
 Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
 A mon noir ascendant tu n'as pu résister.
 Je tombais dans le piège en voulant l'éviter.
 Un dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime ;
 Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
 Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
 D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
 Voilà tous mes forfaits : je n'en connais point d'autres.
 Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
 Et vous m'en punissez !... Où suis-je ? Quelle nuit
 Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
 Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
 Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
 Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
 L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! est-ce toi ?
 Je vois, je reconnais la blessure mortelle
 Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
 Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
 D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
 Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,

Voltaire. 1.

J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

SCÈNE V

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Seigneur, dissipez mon effroi ;
Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes !

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur...

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaste.

JOCASTE.

Ah ! trop cruel époux !

ŒDIPE.

Malheureuse ! arrêtez ; quel nom prononcez-vous ?
Moi, votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécration.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

C'en est fait, nos destins sont rempli

Laïus était mon père, et je suis votre fils.

(Il sort.)

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Égine, arrache-moi de ce palais horrible.

ÉGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main sans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?

Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits;

Cruels! il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI

JOCASTE, ÉGINE, LE GRAND PRÊTRE,
LE CHŒUR.

LE GRAND PRÊTRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes;
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux, qui s'ouvraient, sont déjà refermés;
La mort fuit, et le dieu du ciel et de la terre

Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

*(Ici on entend gronder la foudre, et on voit
briller les éclairs.)*

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où suis-je ? et qu'est-ce que j'entends
Barbares !...

LE GRAND PRÊTRE.

C'en est fait, et les dieux sont contents.

Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre,
Il vous permet encor de régner et de vivre ;
Le sang d'Œdipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers assemblage effroyable !
Il est donc mort ?

LE GRAND PRÊTRE.

Il vit, et le sort qui l'accable

Des morts et des vivans semble le séparer ;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée
Qui du sang de son père avait été trempée ;
Il a rempli son sort, et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du Ciel, dont la fureur se lasse ;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grâce
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi, je me punis.
(Elle se frappe.)

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laius, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuse reine ! ô destin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous, Thébains, qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux, qui m'ont forcée au crime.



BRUTUS
TRAGÉDIE

ACTEURS

JUNIUS BRUTUS, }
VALÉRIUS PUBLICOLA, } consuls.
TITUS, fils de Brutus.
TULLIE, fille de Tarquin.
ALGINE, confidente de Tullie.
ARONS, ambassadeur de Porsenna.
MESSALA, ami de Titus.
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'Arons.
SÉNATEURS.
LICTEURS.

La scène est à Rome.



BRUTUS

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

BRUTUS, LES SÉNATEURS.

(Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. BRUTUS et VALÉRIUS PUBLICOLA, consuls, président à cette assemblée : les SÉNATEURS sont rangés en demi-cercle. Des LICTEURS avec leurs faisceaux sont debout derrière les SÉNATEURS.)

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois,
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,

Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
 Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
 Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
 Respecte le sénat et craint un peuple libre.
 Aujourd'hui, devant vous abaissant sa hauteur,
 Il demande à traiter par un ambassadeur.
 Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
 Aux sénateurs de Rome il demande audience;
 Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
 S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
 Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre :
 Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
 Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
 Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
 A deux fois repoussé le tyran d'Étrurie;
 Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
 Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains;
 Mais ce n'est point assez. Rome, assiégée encore,
 Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
 Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat;
 Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'État;
 De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
 Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
 Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
 Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
 L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable :
 Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
 Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
 Insulter ou trahir avec impunité.
 Rome! n'écoute point leur séduisant langage;

Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère;
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade au nom des souverains
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
À traiter en égale avec la république;
Attendant que, du Ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Épier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute et qu'il tremble.
*(Les sénateurs se lèvent et s'approchent un moment
pour donner leurs voix.)*

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis;
Rome et vous l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense!
(A Brutus.)
C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :

C'est vous qui le premier avez rompu nos fers;
De notre liberté soutenez la querelle;
Brutus en est le père et doit parler pour elle.

SCÈNE II

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

(ARONS entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs et d'ALBIN, son confident; il passe devant les consuls et le sénat, qu'il salue, et il va s'asseoir sur un siège préparé pour lui sur le devant du théâtre.)

ARONS.

Consuls, et vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus,
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et sépare,¹
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour;
Dont l'audace...

BRUTUS.

Arrêtez; sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie;

Ce poison qu'on prépare à la cour d'Étrurie
N'est point encor connu dans le sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain
Que touché des malheurs où cet État s'expose,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire ;
Si du peuple romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?
Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,

Serment d'obéissance, et non point d'esclavage;
 Et, puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
 Le sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
 Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
 Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste,
 De son peuple et de lui tel était le lien;
 Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien;
 Et, dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
 Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
 Eût entraîné Tarquin par delà son devoir,
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
 Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse?
 Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
 Vous, nés tous ses sujets; vous, faits pour obéir!
 Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
 Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
 Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
 Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
 Si le Ciel quelquefois les donne en sa colère,
 N'allez pas mériter un présent plus sévère,
 Trahir toutes les lois en voulant les venger,
 Et renverser l'État au lieu de le changer.
 Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
 Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
 Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
 Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
 Et faire encor fleurir la liberté publique
 Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque État a ses lois,

Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
 Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
 Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
 Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
 Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
 La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
 Sous un joug odieux languit assujettie.
 Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
 Son premier citoyen fut le grand Romulus;
 Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
 Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
 Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix ;
 Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses rois ;
 Ils nous ont apporté, du fond de l'Étrurie,
 Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(Il se lève.)

Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
 A tardé si longtemps à condamner Tarquin !
 Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
 De notre obéissance a rompu les barrières.
 Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
 A force de malheurs a repris sa vertu.
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes ;
 Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
 S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.
(Les consuls descendent vers l'autel, et le sénat se lève.)
 O Mars ! dieu des héros, de Rome et des batailles,
 Qui combats avec nous, qui défends ces murailles,
 Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos sermens
 Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.

Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
 Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
 Que le perfide meure au milieu des tourmens ;
 Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
 Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
 Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS, avançant vers l'autel.

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
 Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
 Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
 A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(Les sénateurs font un pas vers le Capitole.)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas ;
 Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
 La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
 Est-elle une victime à Rome consacrée ?
 Et donnez-vous des fers à ses royales mains
 Pour mieux braver son père et tous les souverains ?
 Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses
 Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
 Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés ?
 Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
 Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, se tournant vers Arons.

Vous connaissez bien mal et Rome et son génie.
 Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
 Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté ;
 Au-dessus des trésors que sans peine ils vous cèdent,
 Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.
 Prenez cet or, Arons ; il est vil à nos yeux.
 Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,

Agré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
 sénat à mes soins a confié sa fille.
 e n'a point ici de ces respects flatteurs
 ii des enfans des rois empoisonnent les cœurs ;
 e n'a point trouvé la pompe et la mollesse
 ont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse :
 ais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
 son sexe, à son âge, et surtout au malheur.
 ès ce jour, en son camp que Tarquin la revoie ;
 lon cœur même en conçoit une secrète joie.
 u'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
 ue la haine de Rome et le courroux des dieux.
 our emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
 ome vous donne un jour ; ce temps doit vous suffire.
 Aa maison cependant est votre sûreté ;
 ouissez-y des droits de l'hospitalité.
 Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.
 Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse ;
 Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
 Ce que vous avez vu dans le sénat romain.

(Aux sénateurs.)

Et nous, du Capitole allons orner le faite
 Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête ;
 Suspendons ces drapeaux et ces dards tout sanglans
 Que ses heureuses mains ont ravés aux Toscans.
 Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
 Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge !
 Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
 Le consulat du père et les armes du fils !

SCÈNE III

ARONS, ALBIN, *qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.*

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible ?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté, que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage.
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.
Mais, si ce fier sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Étouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde ;
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il ? pourrai-je ici l'entendre ?
Osera-t-il ?...

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre ;
A toute heure il y vient : Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? puis-je compter sur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire :
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur ;
Maître de son secret et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ses lettres depuis... Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appui de votre maître,
Eh bien ! l'or de Tarquin, les présens de mon roi,
Des sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux
Jugeant tous les mortels et ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passion, sans intérêt, sans vice ?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter ; mais leur feinte justice,
 Leur âpre austérité, que rien ne peut gagner,
 N'est, dans ces cœurs hautains, que la soif de régner ;
 Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadème ;
 Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
 De notre liberté ces illustres vengeurs,
 Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
 Sous les noms séduisans de patrons et de pères,
 Ils affectent des rois les démarches altières.
 Rome a changé de fers, et sous le joug des grands
 Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage
 Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

MESSALA.

Peu sentent leur état : leurs esprits égarés
 De ce grand changement sont encore enivrés.
 Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
 Ayant chassé les rois pense être roi lui-même.
 Mais, je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
 Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis ;
 Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
 Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ;
 Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
 Sont faits pour ébranler ou changer les États.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère ?
 Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire ;
 Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas

Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.
 Ils ne se piquent point du devoir fanatique
 De servir de victime au pouvoir despotique,
 Ni du zèle insensé de courir au trépas
 Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
 Tarquin promet beaucoup ; mais, devenu leur maître,
 Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
 Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
 Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
 Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
 Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
 Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.
 A des conditions on peut compter sur eux ;
 Ils demandent un chef digne de leur courage,
 Dont le nom seul impose à ce peuple volage ;
 Un chef assez puissant pour obliger le roi,
 Même après le succès, à nous tenir sa foi ;
 Ou, si de nos desseins la trame est découverte,
 Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus ;
 Cependant...

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices
 Dont ce sénat superbe a payé ses services ?
 Lui seul a sauvé Rome, et toute sa valeur
 En vain du consulat lui mérita l'honneur ;
 Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure ;

Son cœur altier et prompt est plein de cette injure ;
 Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit.
 Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
 J'observe d'assez près son âme impérieuse
 Et de son fier courroux la fougue impétueuse ;
 Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
 Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
 La bouillante jeunesse est facile à séduire ;
 Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
 Rome, un consul, un père, et la haine des rois,
 Et l'horreur de la honte, et surtout ses exploits.
 Connaissez donc Titus ; voyez toute son âme,
 Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme ;
 Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
 A peine ai-je arraché ce secret de son cœur :
 Il en rougit lui-même, et cette âme inflexible
 N'ose avouer qu'elle aime, et craint d'être sensible.
 Parmi les passions dont il est agité,
 Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens et du cœur d'un seul homme
 Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome !
 Ne nous rebutons pas.

(A Albin.)

Préparez-vous, Albin,

A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

(*A Messala.*)

Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science :
Je lirai dans son âme, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piège où j'attends les Romains.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Le théâtre représente ou est supposé représenter un appartement
du palais des consuls.)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne ;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi ! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme !
Comment avez-vous pu dévorer si longtemps
Une douleur plus tendre et des maux plus touchans ?

De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
 Quoi donc ! l'ambition qui domine en votre âme
 Éteignait-elle en vous de si chers sentimens ?
 Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?
 Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie ?

TITUS.

Ah ! j'aime avec transport, je hais avec furie :
 Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
 Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
 Déguiser votre amour, et non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Messala ? J'ai, malgré mon courroux,
 Prodigué tout mon sang pour ce sénat jaloux.
 Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
 Je sentais du plaisir à parler de ma gloire ;
 Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
 Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
 On confie aisément des malheurs qu'on surmonte ;
 Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, et ce grand repentir ?
 Et de quels sentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même et d'un feu téméraire,
 Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour et ses fureurs,
 Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;

De ce conseil de rois l'orgueil insupportable
 Méprise ma jeunesse et me refuse un rang
 Brigué par ma valeur et payé par mon sang.
 Au milieu du dépit dont mon âme est saisie,
 Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
 On te l'enlève, hélas ! trop aveugle courroux !
 Tu n'osais y prétendre, et ton cœur est jaloux.
 Je l'avouerai, ce feu, que j'avais su contraindre,
 S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
 Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
 De sa funeste flamme allait être vainqueur ;
 Je rentrais dans mes droits, je sortais d'esclavage.
 Le Ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
 Moi, le fils de Brutus, moi, l'ennemi des rois,
 C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois !
 Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate !
 Et, partout dédaigné, partout ma honte éclate.
 Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
 De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
 Eh bien ! fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos ressentimens.
 Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
 Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise ?
 Non ; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
 De votre patience, et non de votre amour.
 Quoi ! pour prix de vos feux et de tant de vaillance,
 Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,

Je vous verrais languir victime de l'État,
Oublié de Tullie et bravé du sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une et se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu !
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères :
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend justice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce Ciel plus propice

Lui destinait peut-être un empire plus doux ;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez : vous savez quel est son héritage ;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, Seigneur ; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.

Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison ;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse ;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeste honneur !
Que me veut-il ? C'est lui qui m'enlève Tullie,
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet État,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome et soutient son pays,
Au bord du précipice où le sénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne et d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, et d'un parti plus juste !
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé !
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise et le sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche ;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur

D'appesantir sa main sur son libérateur ;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos soins, Seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscretions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise ;
Ce cœur est tout ouvert, et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr :
Je le hais, mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle ;
Vainqueurs de nos débats, nous marchons réunis,
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère :
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique

Que l'esprit d'un État qui passe en république ?
 Vos lois sont vos tyrans : leur barbare rigueur
 Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur ;
 Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave ;
 Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
 Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
 Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
 Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère,
 Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
 Et d'un bannissement le décret odieux
 Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Je sais bien que la cour, Seigneur, a ses naufrages ;
 Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
 Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
 Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.
 Il récompense, il aime, il prévient les services ;
 La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
 Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
 Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
 Ébloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
 Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux,
 Et les sévères lois se taisent devant nous.
 Ah ! que, né pour la cour ainsi que pour les armes,
 Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
 Je vous l'ai déjà dit, il vous aimait, Seigneur ;
 Il aurait avec vous partagé sa grandeur ;
 Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
 Aurait...

TITUS.

J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
 Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,

Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grâce au Ciel, je n'ai point cette indigne faiblesse ;
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse ;
Je sens que mon destin n'était point d'obéir :
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance :
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire et ma fille.

TITUS, *en se détournant.*

Sa fille ! dieux ! Tullie ! O vœux infortunés !

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son père, opprimez son État.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE III

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah ! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse !
Tarquin me l'eût donnée ! O douleur qui me presse !
Moi, j'aurais pu !... mais non ; ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas ! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore ?
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie !
Le Ciel à mes désirs eût destiné Tullie !
Malheureux que je suis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole ;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole ;
Le peuple, rassemblé sous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire et pleins de mes travaux
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux servir;
Oui, tel est mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissiez pourtant!

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.

Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas; aigrissons ses ennuis;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

Arrêtez, Messala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison

Se répand en secret sur toute ma maison.

Tibérinus, mon fils, aigri contre son frère,

Laisse éclater déjà sa jalouse colère;

Et Titus, animé d'un autre emportement,

Voltaire. I.

Suit contre le sénat son fier ressentiment.
 L'ambassadeur toscan, témoin de leur faiblesse,
 En profite avec joie autant qu'avec adresse.
 Il leur parle, et je crains les discours séduisants
 D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
 Il devait dès demain retourner vers son maître;
 Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
 Messala, je prétends ne rien craindre de lui;
 Allez lui commander de partir aujourd'hui :
 Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
 Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout : mon fils avec vous est lié;
 Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
 Comme sans artifice il est sans défiance :
 Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
 Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
 Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
 Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
 Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
 Le rendre ambitieux et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, Seigneur.
 Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire;
 Il aime aveuglément sa patrie et son père.

BRUTUS.

Il le doit; mais surtout il doit aimer les lois;
 Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
 Qui veut les violer n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien

En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non : le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.

Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.

Le prix de la vertu serait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté.

Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.

Nous préservent les Cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus !

Si vous aimez mon fils, je me plais à le croire,
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;

Étouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'État qu'il est récompensé.

De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple :

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.

Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui ;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme :

Le flatter, c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats ;

J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais, s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE V

MESSALA *seul.*

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, et les foudres sont prêts.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts, cette nuit, ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadème :
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
 Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux
 Ou demain sous ses lois Rome sera rangée,
 Rome en cendres peut-être et dans son sang plongée
 Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,
 Commande à des sujets malheureux et soumis,
 Que d'avoir à dompter, au sein de l'abondance,
 D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

(A Albin.)

Allez ; j'attends ici la princesse en secret.

(A Messala.)

Messala, demeurez.

SCÈNE II

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
 Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
 Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avais trop présumé : l'inflexible Titus
 Aime trop sa patrie et tient trop de Brutus.
 Il se plaint du sénat, il brûle pour Tullie ;
 L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
 Le feu de son jeune âge et de ses passions,
 Semblaient ouvrir son âme à mes séductions.

Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte;
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hasardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère?

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tibérinus?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtemps
De son frère et de lui les honneurs dissérens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces solennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son âme aigrie,
Échauffent le poison de sa secrète envie.
Cependant que Titus, sans haine et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces momens; j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux;

J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler :
Il est à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus seul y commande, et sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hasarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Du trône avec Tullie un assuré partage?

MESSALA.

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur :
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit; il dévore ses pleurs,
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand coup
Je sais quel est Titus : ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'âme

Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus, pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours et tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi ;
C'est d'eux que j'attends tout : ils sont plus forts que moi.

(Tullie entre, Messala se retire.)

SCÈNE III

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

Madame, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, et changez son destin !

(Elle lit.)

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :

« Le vainqueur de son roi peut en être l'appui ;
 « Titus est un héros ; c'est à lui de défendre
 « Un sceptre que je veux partager avec lui.
 « Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie ;
 « Songez que mon destin va dépendre de vous.
 « Vous pourriez refuser le roi de Ligurie ;
 « Si Titus vous est cher, il sera votre époux. »

Ai-je bien lu?... Titus?... Seigneur... est-il possible
 Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
 Pourrait?... Mais d'où sait-il?... et comment?... Ah, S
 Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?
 Épargnez les chagrins d'une triste princesse ;
 Ne tendez point de piège à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
 Écouter mon devoir, me taire, et vous servir.
 Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
 Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre
 Je ne veux point lever un œil présomptueux
 Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.
 Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
 Que le Ciel veut par vous relever cet empire,
 Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, et serais à Titus !
 Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princes
 Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
 De ces républicains la triste austérité
 De son cœur généreux révolte la fierté ;

Les refus du sénat ont aigri son courage ;
 Il penche vers son prince ; achevez cet ouvrage.
 Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer ;
 Mais, puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
 Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadème
 Présenté par vos mains, embelli par vous-même ?
 Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui ;
 De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui ;
 Arrachez au sénat, rendez à votre père
 Ce grand appui de Rome et son dieu tutélaire ;
 Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
 Et la cause d'un père et le sort des Romains.

SCÈNE IV

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
 Mes pleurs t'ont désarmé, tout change ; et ta justice,
 Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
 En les récompensant, les met en liberté.

(A *Algine.*)

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
 Faut-il qu'il soit heureux, hélas ! et qu'il l'ignore ?
 Mais... n'écouté-je point un espoir trop flatteur ?
 Titus pour le sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
 Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le presse
 Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse ?

ALGINE.

Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point; il m'aime.
Va, dis-je....

(Algine sort.)

Cependant ce changement extrême.
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu.
Éclatez, mon amour, ainsi que ma vertu!
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus et de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'État va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi;
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCÈNE V

TITUS, TULLIE.

TITUS.

Madame, est-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,

Si justement haï, si coupable envers vous ?
Cet ennemi ?...

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avais sur votre âme un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, et de mon désespoir ?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeste ;
L'amour vous a soumis mes jours, que je déteste :
Commandez, épuisez votre juste courroux ;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi, je ne serais plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princesse, achevez ; quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faite du bonheur ?
TULLIE, *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie et mon père.

(*Tandis qu'il lit.*)

Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévère !
D'où vient ce morne accueil, et ce front consterné ?
Dieux !...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné.
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, et soudain me l'arrache ;
Et, pour combler les maux que mon cœur a soufferts,

Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous ; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadème,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime !
Je ne m'en cache plus : un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon âme ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir !
Que m'oses-tu parler de malheur et de crime ?
Ah ! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits ;
Ce sont là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du sénat et la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi !
Inspirez-lui, grands dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien ! crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.

Quel sera ton destin?

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princesse :

Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse ;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter ni vous suivre.
Ni pour vous ni sans vous Titus ne saurait vivre,
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Eh bien ! si vous m'aimez, ayez l'âme romaine,
Aimez ma république, et soyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains, vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi, j'irais trahir...?

TITUS.

Mon désespoir m'égare ;

Non, toute trahison est indigne et barbare.
 Je sais ce qu'est un père, et ses droits absolus ;
 Je sais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah, barbare ! en est-il donc sans moi ?

TITUS.

Nous sommes ennemis... La nature, la loi
 Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut sortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir ;

Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE,
 MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LICTEURS.

BRUTUS, à Tullie.

Madame, il faut partir.

Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
 Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques ;
 Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,

Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
 Dans nos calamités confondant sa famille,
 N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
 Souffrez que je rappelle un triste souvenir :
 Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
 Allez, et que du trône, où le Ciel vous appelle,
 L'inflexible équité soit la garde éternelle.
 Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois ;
 Tremblez en contemplant tout le devoir des rois ;
 Et si de vos flatteurs la funeste malice
 Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
 Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
 Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin ;
 Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
 Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.

(A Arons.)

Le sénat vous la rend, Seigneur, et c'est à vous
 De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
 Proculus va vous suivre à la porte Sacrée.

Titus, éloigné.

O de ma passion fureur désespérée !

(Il va vers Arons.)

Je ne souffrirai point, non... permettez, Seigneur...

(Brutus et Tullie sortent avec leur suite; Arons

et Messala restent.)

Dieux ! ne mourrai-je point de honte et de douleur ?

(A Arons.)

Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le temps me presse :

Il me faut suivre ici Brutus et la princesse ;

Voltaire. I.

Je puis d'une heure encor retarder son départ;
 Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
 Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
 Parler de ses destins, et peut-être du vôtre.

(Il sort.)

SCÈNE VII

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints, et qui nous désunis!
 Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
 Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes!
 Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos désirs s'oppose?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impose!
 Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
 Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
 L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,
 L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
 J'exposerais mon père à ses tyrans cruels!
 Et quel père? un héros, l'exemple des mortels,
 L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,

Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus quel horrible destin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain ;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître :
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le Ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire et l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.

Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, si vous réglez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des États et qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire :
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi,
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien ! apprenez donc que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir ;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; dieux ! parle... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome et son roi ;

Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel !... perfide !... écoutez : mon cœur longtemps séduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur ou complice d'un frère ;
Mais plutôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir :

Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante ;
Et, leur tête à la main, demandez au sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant, déclarant les complices,

Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCÈNE VIII

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'ambassadeur toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la princesse.

TITUS.

Oui, je vais chez Tullie...

J'y cours. O dieux de Rome! ô dieux de ma patrie!

Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,

Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.

C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?

A vous, ingrats!... Allons...

(A Messala.)

Tu vois ce Capitole

Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du Ciel qui tonne sur ma tête

J'entends la voix qui crie : « Arrête, ingrat, arrête!

Tu trahis ton pays... » Non, Rome! non, Brutus!

Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.

La gloire a de mes jours accompagné la course;

Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ;
Votre victime est pure ; et, s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime,
Dieux ! sauvez les Romains ; frappez avant le crime !





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Où, j'y suis résolu, partez ; c'est trop attendre ;
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre ;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus ! oui, qu'elle parte... Ah, dieux !

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée ?

ARONS.

Hélas ! que pour vous deux

J'attendais en secret un destin plus heureux !
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites ;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !

Vous avez vu ma honte et mon abaissement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses.
Countez à ces tyrans terrassés par mes coups
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs et ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin ;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés ;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire :
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

SCÈNE II

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais ; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du sénat je retiendrai ses pas ;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien ! c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse ;
Dis-leur que l'intérêt de l'État, de Brutus...
Hélas ! que je m'emporte en desseins superflus !

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre âme est en proie,
Il faut pour vous servir...

TITUS.

Il faut que je la voie,
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCÈNE III

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! sentence cruelle!

L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.

J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?

Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien ! guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus ;
Dictiez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a sauvés mon courage ;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les dieux !
La nature te parle, et sa voix m'est trop chère ;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père :
Rassure-toi ; Brutus est désormais le mien ;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien.
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage :
Je serai dans tes mains sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer ? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret ?
Il n'a point sur son front placé le diadème ;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas roi lui-même ?
Son règne est d'une année, et bientôt... Mais, hélas !
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas !
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis ; il en est temps encore :
Achève, parle, ingrat ! que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine : elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'est trop essayer tes indignes murmures,

Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, et m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais...

TITUS, l'arrêtant.

Non, Madame; il faut vous satisfaire :
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;

Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Hâissez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous réglez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, et qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens sous ces murs odieux
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais...

TULLIE.

Titus, arrête;

En me suivant plus loin tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner; demeure : adieu; résous
D'être mon meurtrier ou d'être mon époux.

SCÈNE IV

TITUS, *seul*.

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie;
 Reviens régner sur elle ainsi que sur ma vie.
 Reviens ; je vais me perdre, ou vais te couronner :
 Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
 Qu'on cherche Messala. Ma fougueuse imprudence
 A de son amitié lassé la patience.
 Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour ;
 Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt ; mes cohortes
 Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
 Tous nos braves amis vont jurer avec moi
 De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
 Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus sombre
 Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers sermens.
Le sort en est jeté.

(Le fond du théâtre s'ouvre.)

Que vois-je? c'est mon père!

SCÈNE VI

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême :
Le sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une seconde fois va sauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat et le sort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel désordre affreux de son âme s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré

Des refus du sénat est encore ulcéré?

De vos prétentions je vois les injustices.

Ah! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices?

Vous avez sauvé Rome, et n'êtes pas heureux?

Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?

Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre

Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?

Va, cesse de briguer une injuste faveur;

La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.

Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère :

De l'Etat et de toi je sens que je suis père.

Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien;

Sois toujours un héros, sois plus, sois citoyen.

Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;

Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;

Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus;

Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.

Que dis-je? je te suis. Dans mon âge débile

Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;

Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,

Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.

TITUS.

Ah! Messala!

SCÈNE VII

BRUTUS, VALÉRIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS, à son fils. *

Cours, vole...

(Titus et Messala sortent.)

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALÉRIUS.

On conspire.

Je n'en saurais douter ; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers !

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;
On les suit. Je soupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'État,
Ardens à désunir le peuple et le sénat.
Messala les protège ; et, dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,

Voltaire. I.

17

Sans l'étroite amitié dont l'honneur Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas; je ne puis rien de plus :
 La liberté, la loi, dont nous sommes les pères,
 Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.
 Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
 C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
 Allons parler au peuple, enhardir les timides,
 Encourager les bons, étonner les perfides.
 Que les pères de Rome et de la liberté
 Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
 Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
 Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage!
 Que le sénat nous suive.

SCÈNE VIII

BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
 D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidèle
 Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :

Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

(A Proculus.)

Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale,
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

BRUTUS, LES SÉNATEURS, PROCULUS,
LICTEURS, L'ESCLAVE VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait : Tarquin
Rentrail dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans ;
Messala conduisait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie :
Mais le Ciel a veillé sur Rome et sur vos jours.

(En montrant l'esclave.)

Cet esclave a d'Arons écouté les discours.
Il a prévu le crime, et son avis fidèle

A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
 Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
 Devant vous à l'instant allait être conduit.
 J'attendais que du moins l'appareil des supplices
 De sa bouche infidèle arrachât ses complices;
 Mes licteurs l'entouraient, quand Messala, soudain,
 Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,
 Et qu'à vous, Sénateurs, il destinait peut-être :
 « Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
 C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
 Et qui sait conspirer sait se taire et mourir. »
 On s'écrie, on s'avance; il se frappe, et le traître
 Meurt encore en Romain, quoique indigne de l'être.
 Déjà des murs de Rome Arons était parti :
 Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi;
 On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
 Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
 Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs;
 Publicola partout en cherche les auteurs.
 Mais, quand nous connaissons le nom des parricides,
 Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides :
 Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
 Ne voyez que leur crime, et gardez vos sermens.
 Rome, la liberté, demandent leur supplice;
 Et qui pardonne au crime en devient le complice.

(A l'esclave.)

Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
 N'avait fait qu'un esclave et dut faire un Romain,
 Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
 Reçois la liberté que tu m'as conservée,
 Et, prenant désormais des sentimens plus grands,
 Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.

Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCLUS.

Arons est arrêté, Seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il...?

SCÈNE II

BRUTUS, LES SÉNATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus;
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,

La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et, partout bienfaisans, sont partout révéés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître :
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet État,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le sénat.
Ce peuple auguste et saint sait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore ;
Plus tu les méconnaiss, plus nous les protégeons ;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi ;
Et montre, en ta personne, aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCÈNE III

LES SÉNATEURS, BRUTUS, VALÉRIUS,
PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien ! Valérius,

Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus ?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage ?
Vous frémissiez.

VALÉRIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALÉRIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(Il lui donne des tablettes.)

Voyez, Seigneur; lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS, *prenant les tablettes.*Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!

Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, et pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liste terrible

Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel! Titus!
(Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.)

VALÉRIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes :
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conscrits, retournez au sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place ;
Allez, exterminatez ma criminelle race.
Punissez-en le père, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV

BRUTUS, *seul*.

Grands dieux ! à vos décrets tous mes vœux sont soumis !
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens,
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie,
Le coup en est affreux ; le traître était mon fils.
Mais Titus ! un héros ! l'amour de son pays !
Qui, dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire !
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains !
L'espoir de ma vieillesse et celui des Romains !
Titus ! Dieux !

SCÈNE V

BRUTUS, VALÉRIUS, SUITE, LICTEURS.

VALÉRIUS.

Du sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALÉRIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALÉRIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le sénat me rend maître?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALÉRIUS.

Au sénat que dirai-je, Seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'ils s'en rendra digne.
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister ;
Il pourrait... Pardonnez si je cherche à douter ;

C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien?...

VALÉRIUS.

Tullie, au moment même,

N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALÉRIUS.

A peine elle a revu ces lieux,

A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,

Que, sa main consommant ces tristes sacrifices,

Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois

Ce reste infortuné de nos indignes rois.

Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.

Je respecte en Brutus la douleur paternelle;

Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,

Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux!

VALÉRIUS.

C'est à vous à juger de son crime;

Condamnez, épargnez, ou frappez la victime;

Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire :

Mon esprit étonné vous plaint et vous admire;

Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre âme et de votre douleur.

SCÈNE VI

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir ;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste ;
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le sénat indulgent vous remet ses destins ;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'État conserver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCÈNE VII

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond
du théâtre, avec des LICTEURS.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire!

De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle : ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie!
(*Il s'assied.*)

Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu.

Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,

Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
 Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle.
 A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle ;
 Mais, ce moment passé, mes remords infinis
 Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
 Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
 A besoin de ma perte et veut un grand exemple ;
 Par mon juste supplice il faut épouvanter
 Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
 Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
 Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
 Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
 N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
 De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
 Quoi ! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux
 Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux !
 Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
 L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux !

TITUS.

Une plus grande erreur,
 Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
 Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
 C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
 Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
 Mon malheur est au comble ainsi que ma furie ;
 Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,

Votre opprobre et le mien. Mais, si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,

(*Il se jette à genoux*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins : « Mon fils, Brutus ne te hait pas. »
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi !

TITUS.

Adieu : je vais périr digne encor de mon père.

(*On l'emmène.*)

SCÈNE VIII

BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

PROCULUS.

Seigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler !
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle :
Rome seule a mes soins ; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons : que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE DERNIÈRE

BRUTUS, PROCULUS.

LE SÉNATEUR.

Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus ?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait... et mes yeux

BRUTUS.

Rome est libre : il suffit... Rendons grâces aux dieux.

ZAYRE

TRAGÉDIE

Voltaire. I.

19

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ACTEURS

OROSMANE, soudan de Jérusalem.
LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem.
ZAYRE, } esclaves du soudan.
FATIME, }
NÉRESTAN, } chevaliers français.
CHATILLON, }
CORASMIN, } officiers du soudan.
MÉLÉDOR, }
UN ESCLAVE.
SUITE.

La scène est au sérail de Jérusalem.



ZAYRE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune et belle Zayre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées

Où d'un peuple poli les femmes adorées
 Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
 Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
 Libres sans déshonneur et sages sans contrainte,
 Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
 Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?
 Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
 Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
 Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine?

ZAYRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
 Sur les bords du Jourdain, le Ciel fixa nos pas.
 Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la terre, anéanti pour moi,
 M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi;
 Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
 Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
 Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
 Ce généreux Français dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne?
 Combien nous admirions son audace hautaine!
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas!
 Orosmane vainqueur, admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
 Nous l'attendons encor; sa générosité
 Devait payer le prix de notre liberté.
 N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance?

ZAYRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle;
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais, s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAYRE.

Fatime, il n'est plus temps.
Tout est changé...

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'est trop te céler le destin de Zayre :
Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...

FATIME.

Eh bien !

ZAYRE.

Ce soudan même,

Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser;
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté, qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
Je m'en vais t'étonner : son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le Ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! sais-je ce que je suis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve, et mon cœur qui s'ignore
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coutume, la loi, pla mes premiers ans
A la religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout ; et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :

Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi :
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh ! qui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié ;
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois,
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème ;

Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
 Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;
 Mais si le Ciel, sur lui déployant sa rigueur,
 Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
 Si le Ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
 Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
 Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
 Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
 Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zayre, avant que l'hyménée
 Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
 J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
 Devoir en musulman vous parler sans détour.
 Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
 Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple.
 Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs ;
 Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses,
 Et, tranquille au sérail, dictant mes volontés,

Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone :
Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, et Zayre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;

Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais
 Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
 Je vous aime, Zayre, et j'attends de votre âme
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
 Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
 Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
 De tous mes sentimens tel est le caractère.
 Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
 Si d'une égale amour votre cœur est épris,
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! si votre grand cœur
 A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
 Ces noms chers et sacrés et d'amant et d'époux,
 Ces noms nous sont communs ; et j'ai par-dessus vous
 Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
 De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
 De voir que ses bontés font seules mes destins ;
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ;
 De révéler, d'aimer un héros que j'admire.
 Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
 Si votre auguste choix...

SCÈNE III

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même et demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux, un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCÈNE IV

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN,
NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens et les tiens :
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaitrais, leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir ;
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier et demeure en otage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?

Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais, parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
Son nom serait suspect à mon autorité :
Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime ;
Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel :
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zayre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne ;
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il... ?

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.

J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil, levé sur mes États,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.
(*Nérestan sort.*)

FATIME.

O Dieu, secourez-nous !

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre :
Prenez dans le sérail un souverain empire,
Commandez en sultane, et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle ?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle ;
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr !
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;

Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... Si je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah! chassons cette importune idée :
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zayre.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O BRAVE Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens, qu'un Dieu sauveur envoie,
Paraîsez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons, pleurant à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du sérail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur...

NÉRESTAN.

Illustre Châtillon, modérez cet honneur :
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute ; et tout chrétien, tout digne chevalier,

Voltaire. I.

Pour sa religion se doit sacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers où longtemps, sans secours,
Le père d'Orosmane abandonna nos jours,
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur : sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuse cour
Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de son trône une main protectrice.

Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je?... Ah! Zayre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne
Alors que dans les fers son chef est retenu ?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel dont la clémence
A, pour votre bonheur, placé votre naissance
Longtemps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Au pied de nos autels expirant dans les flammes,
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,

Massacré sans pitié sur ses fils expirans ;
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix : « Français, soyez fidèles... »
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route et marchait devant lui ;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
O mon cher Nérestan ! Dieu, qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jérusalem en cendre, hélas ! fumait encore,
Lorsque, dans notre asile attaqués et trahis
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion désespérée
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;
Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute et grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,

Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière,
Tel est son sort affreux ; et qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né ;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même sérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des Musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le Ciel, propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,

Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
 De son crédit au moins nous pourrait secourir :
 Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
 M'en croirez-vous ? Le juste, aussi bien que le sage,
 Du crime et du malheur sait tirer avantage.
 Vous pourriez de Zayre employer la faveur
 A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
 A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
 Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
 Et, quand il le voudrait, est-il en ma puissance
 D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
 Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
 Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
 Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
 Que faut-il espérer d'une femme infidèle,
 A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
 D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN.

Eh bien !... Mais quels chemins jusqu'à cette infidèle
 Pourront... ? On vient à nous. Que vois-je ? ô Ciel ! c'est elle.

SCÈNE II

ZAYRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAYRE, à *Nérestan*.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler,
Et, rassurant mon cœur qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux ;
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre ;
Vous l'apportez : le Ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
Mais, quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère;
Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

NÉRESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous qui, des Lusignan foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NÉRESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

ZAYRE.

J'avais sans espérance osé la demander :
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon âme est émue !

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue ;
Ainsi que ce vieillard, j'ai languì dans les fers :
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

NÉRESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle !

SCÈNE III

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NÉRESTAN, PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblans ;
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*)

Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux :
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,

Sait connaître, Seigneur, et chérir la vertu.

(*En montrant Nérestan.*)

Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croît, en vous délivrant, égal son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan ; le sort longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révéler le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,

Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre ;
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Châtillon, et vous... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir !

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le Ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
 Je tenais votre fille à peine en son berceau :
 Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allais moi-même
 Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
 Lorsque les Sarrasins, de carnage fumans,
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
 Votre plus jeune fils, à qui les destinées
 Avaient à peine encore accordé quatre années,
 Trop capable déjà de sentir son malheur,
 Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !
 A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
 Et, tout couvert de sang et chargé de liens,
 Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur !... Ce sérail éleva votre enfance ?...

(En les regardant.)

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaissance ?
 Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
 Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
 Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
 Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre âme soupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
 Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Sera-t-il bien possible ? Oui, c'est elle... Je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornaît toujours la tête
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois... je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur !...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie !
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie.
Madame... Nérestan... soutiens-moi, Châtillon...
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste ! heureux momens !

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zayre !

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils !

ZAYRE.

Seigneur !

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.

Je vous revois enfin, chère et triste famille,

Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous, ma fille !

Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,

Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur. .

Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,

Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?

Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !

Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes Cieux !

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...

Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !

Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfans ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie,
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,

Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir ;
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
 Et je reprends ma gloire et ma félicité,
 En déroband mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur !... Et son âme...

ZAYRE.

Ah ! mon père,
 Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,
 Dire : « Je suis chrétienne. »

ZAYRE.

Où... Seigneur... Je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire.

SCÈNE IV

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
 NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
 Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,

Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.

Vous, Français, suivez-moi; de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous, que je n'ose nommer,

Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le reste.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie ;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Égypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelouks son courage l'appelle ;
Il cherche Méledin, mon secret ennemi ;

Sur leurs divisions mon trône est affermi.
 Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.
 Nos communs ennemis cimentent ma puissance ;
 Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
 Prennent en s'immolant le soin de me venger.
 Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
 Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre ;
 Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
 Que Louis me connaisse et respecte ma foi.
 Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
 Celui que la naissance allie à sa couronne,
 Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
 Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, si Louis...

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre.

Zayre l'a voulu, c'est assez ; et mon cœur,
 En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
 Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
 Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
 Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
 J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
 Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon conseil
 Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
 D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère ;

Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
 Zayre ici demande un secret entretien
 Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
 Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
 Je ne m'en défends point, je foule aux pieds pour elle
 Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
 J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
 Fait d'une vertu triste une nécessité.
 Je ne suis point formé du sang asiatique ;
 Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
 Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
 Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :
 Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
 Après ce peu d'instans volés à mon amour,
 Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
 Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
 Presse son entretien, obéis à Zayre.

SCÈNE II

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
 Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCÈNE III

NÉRESTAN, *seul*.

En quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laisse !
O ma religion ! ô mon père ! ô tendresse !
Mais je la vois.

SCÈNE IV

ZAYRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler.
Ah ! dans quel temps le Ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu ! Lusignan?...

NÉRESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son âme est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de sa fille et de ses sentimens ;
Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine

Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAYRE.

Quoi ! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aïlle ici renoncer ?

NÉRESTAN.

Ah ! ma sœur, cette loi n'est pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi...
Mais, mon cher frère... hélas ! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?

NÉRESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie et dessiller vos yeux.
Songez à vos sermens, et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir ?

A qui le demander dans ce sérail profane?...
 Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!
 Parente de Louis, fille de Lusignan,
 Vous, chrétienne et ma sœur, esclave d'un soudan!
 Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage :
 Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah ! cruel, poursuivez, vous ne connaissez pas
 Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
 Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
 Je suis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur
 Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
 Non, je ne serai point indigne de mon frère,
 De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
 Mais parlez à Zayre, et ne lui cachez rien ;
 Dites... quelle est la loi de l'empire chrétien ?...
 Quel est le châtiment pour une infortunée
 Qui, loin de ses parens, aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
 Aurait touché son âme et s'unirait à lui ?

NÉRESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
 Devrait...

ZAYRE.

C'en est assez ; frappe, et préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui ? vous ! ma sœur ?

ZAYRE.

C'est moi que je viens d'accuser.

Orosmane m'adore... et j'allais l'épouser.

NÉRESTAN.

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur ? Est-ce vous-même ?
 Vous, la fille des rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez ;
 Vous demandez la mort, et vous la méritez ;
 Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
 L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire ;
 Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
 Si ma religion ne retenait mon bras,
 J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,
 Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
 De son indigne flanc le plonger dans le tien,
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
 Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
 Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
 Zayre cependant, ma sœur, son alliée,
 Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée !
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi !
 Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère... arrête, connais-moi ;
 Peut-être que Zayre est digne encor de toi.
 Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas

Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage.
Je voudrais que du Ciel le barbare secours
De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens. Qui ne l'aurait aimé ?
Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyr.
Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, et, dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,

De ne point accomplir cet hymen odieux
 Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
 Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
 Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
 Le promets-tu, Zayre?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets :
 Rends-moi chrétienne et libre ; à tout je me sou mets.
 Va, d'un père expirant va fermer la paupière ;
 Va, je voudrais te suivre et mourir la première.

NÉRESTAN.

Je pars ; adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
 Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
 Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
 T'arracher aux enfers et te rendre à toi-même.

SCÈNE V

ZAYRE, *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
 Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
 Hélas ! suis-je en effet ou Française, ou sultane ?
 Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?
 Suis-je amante, ou chrétienne ? Osermens que j'ai faits !
 Mon père, mon pays, vous serez satisfaits !
 Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
 L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
 Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?

A ta loi, Dieu puissant ! oui, mon âme est rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! et je t'adore, et t'aimer est un crime !

SCÈNE VI

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissent, tout est prêt ; le beau feu qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes sermens et préside à mes feux.
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse ? ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main; daignez, belle Zayre...

ZAYRE.

Dieu de mon père, hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!

Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur!...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère;

D'une vertu modeste il est le caractère.

Digne et charmant objet de ma constante foi,

Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, soutiens-moi...

Seigneur...

OROSMANE.

O Ciel! eh quoi!

ZAYRE.

Seigneur, cet hyménée

Était un bien suprême à mon âme étonnée.

Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.

Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!

Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens... Quoi ! Madame,
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme ?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie et ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt si pressant et si tendre
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAYRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah ! Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds, par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zayre!

ZAYRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aie caché mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.
(Elle sort.)

SCÈNE VII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon âme offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'elle fuit? O Ciel! et qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez!
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous réignez!

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français!... quel soupçon! quelle horreur!

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
 Hélas ! je repoussais ma juste défiance :
 Un barbare, un esclave aurait cette insolence !
 Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
 Réduit à redouter un esclave chrétien !
 Mais parle ; tu pouvais observer son visage,
 Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
 Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
 Apprends-moi mon malheur... Tu trembles... tu frémis...
 C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
 Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
 Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
 Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je serais réservé !
 Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,
 Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
 Le déplaisir secret de son cœur agité,
 Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
 Écoute, garde-toi de soupçonner Zayre.
 Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :
 Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
 Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
 Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,
 Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,
 Qu'il jouît de sa vue une seconde fois...
 Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître?

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni ;
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi ;
Déchiré devant elle ; et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.



ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, et que je vous admire !
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire ;
Il donnera la force à vos bras languissans
De briser des liens si chers et si puissans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME.

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice ;
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAYRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;

Voltaire, 1.

25

Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez !... j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuse !
Hasarder la victoire, ayant tant combattu !

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : « Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même » ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans, que toujours je revois,
Se montrent dans mon âme entre le Ciel et moi.
Eh bien ! race des rois, dont le Ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui !
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas

Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi ! vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAYRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne sais, mais enfin j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zayre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

ZAYRE.

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne ;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.

Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAYRE.

Eh bien! il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

SCÈNE II

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :

Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux éclater contre vous;
 Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
 Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à seindre,
 Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
 De vos caprices vains sera le digne prix.
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
 A mes yeux éblouis colorant vos refus,
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
 Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter;
 Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
 De quel prix mon amour et ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout;
 Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue,
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
 Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes!
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
 Eh bien! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
 Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le désirez,

Que sous une autre loi... Zayre, vous pleurez ?

ZAYRE.

Ah ! Seigneur ! ah ! du moins, gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire ;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez !

ZAYRE.

Dieu ! si je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ! Eh ! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidèle ?
Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zayre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui ? moi ? que sur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différerait mon bonheur ?
Parle. Était-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan qui pour toi veut renoncer à l'être ?

Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce soin ;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai...

ZAYRE.

Vous me désespérez.

Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel ! expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler ?
Se peut-il ?...

ZAYRE.

Dieu puissant, que ne puis-je parler !

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zayre ?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAYRE.

Eh ! peut-on vous trahir ?

Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous à plaindre ! grand Dieu !

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce ! ordonnez, et demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmâne... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous... ?

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien ! il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien ! vous me quittez, Zayre ?

ZAYRE.

Hélas ! Seigneur.

SCÈNE III

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asile,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'empire,
Dans le sein du bonheur que son âme désire,
Près d'un amant qu'elle aime et qui brûle à ses pieds,
Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés !
Je suis bien indigné de voir tant de caprices ;
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices ?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'est assez.
Il me faut expier par un peu d'indulgence
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends : je le vois, son cœur est sans détours ;
La nature naïve anime ses discours.
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, et ne le sentir pas ?

SCÈNE IV

OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zayre adressée,
Par vos gardes saisie et dans mes mains laissée...

OROSMANE.

Donne... Qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces chrétiens

Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens :
Au sérail, en secret, il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas ! que vais-je lire ?

Laisse-nous... Je frémis.

SCÈNE V

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir et calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah ! lisons : ma main tremble, et mon âme étonnée

Prévoit que ce billet contient ma destinée.

Lisons... « Chère Zayre, il est temps de nous voir :

« Il est vers la mosquée une secrète issue

« Où vous pouvez sans bruit, et sans être aperçue,

« Tromper vos surveillans et remplir notre espoir :

« Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :

« Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle. »

Eh bien ! cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible,

Vous dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,

D'une douleur si vive a reçu le poison ?

Ah ! sans doute, l'horreur d'une action si noire

Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :

Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain

De cent coups de poignard que l'infidèle meure.

Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure ;

Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien

Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...

Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !

Ce secret qui pesait à son infâme cœur !
 Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
 Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue.
 Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;
 Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
 Quoi ! Zayre !

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
 Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
 Et de vos sentimens rappelant la grandeur...

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
 Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
 De ce faste imposant de sa vertu sublime !
 Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
 S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
 Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !
 Mais Zayre, Zayre est cent fois plus coupable.
 Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
 Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
 Une esclave ! elle sait ce que j'ai fait pour elle !
 Ah ! malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
 Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
 Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir et lui parler.
 Allez, volez, esclave, et m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes ;
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue :
Par là, malgré la fraude et les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zayre me trahisse ?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien.
A son exemple, hélas ! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours... Je serai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes Cieux !

SCÈNE VI

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

Seigneur, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien ! Madame, il faut que vous m'éclaircissiez ;
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme, avec vous, il est temps que je lise ;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise ;
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant ;
Ta grâce est dans mon cœur : prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,

Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage!
Vous, cruel!... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissans détesterait la vue,
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir et me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le Ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!

Quel excès de noirceur ! Zayre !... Ah, la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, Madame.

SCÈNE VII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime et fausse avec douceur,

Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.

Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux :
Son amour indiscret et plein de confiance
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence.
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,

Voltaire. I.

27

Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez surtout, laissez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!
Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.

(A Corasmin.)

Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCÈNE II

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

Eh ! qui peut me parler dans l'état où je suis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me soustraire ?

Le sérail est fermé! Dieu! si c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisait vers moi!
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en secret à mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

(Elle lit.)

FATIME, à part, pendant que Zayre lit.

Dieu tout-puissant! éclate en ta bonté;
Fais descendre ta grâce en ce séjour profane;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane!

ZAYRE, à Fatime.

Je voudrais te parler.

FATIME, à l'esclave.

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, soyez prêt; laissez-nous.

SCÈNE III

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet : hélas! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.

Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment ; mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger ?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage,
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'âme d'un Tartare à travers ses bontés ?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous soupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentimens bravé la violence ;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre âme est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout sert à me désespérer :
 Je sais que du sérail rien ne peut me tirer ;
 Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
 Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;
 Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
 Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
 Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète
 Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
 Dieu ! détourne de moi ces noirs pressentimens ;
 Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère !
 Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère !
 Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir ;
 Mais, dès que de Solyme il aura pu partir,
 Par son absence alors à parler enhardie,
 J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;
 Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
 Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
 Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
 Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV

ZAYRE, seule.

O Dieu de mes aïeux !
 Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père !
 Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire !

SCÈNE V

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

(*A part.*)

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!

SCÈNE VI

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!

(*A l'esclave.*)

Eh bien! que t'a-t-on dit? Réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,

On n'a jamais senti de si vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui, cette nuit, à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE, à l'esclave.

Allez, il me suffit...

(A Corasmin.)

Ote-toi de mes yeux,

Laisse-moi : tout mortel me devient odieux.

Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême;

Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII

OROSMANE, *seul*.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je? où porté-je mes vœux?

Zayre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux!

Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,

Ce jour souillé par vous!... Misérable Zayre,

Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÈNE VIII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! trop cruel ami, quoi! vous m'abandonnez!

Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre !... l'infidèle !... après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable ;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !...

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel est votre dessein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort ; tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse !
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah ! Corasmin,
Un seul de ses regards aurait fait mon destin ;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle !

CORASMIN.

Est-ce vous qui pleurez? vous, Orosmane? ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
 Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre;
 Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre;
 Plains Zayre, plains-moi; l'heure approche; ces pleurs
 Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
 Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
 Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
 Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCÈNE IX

OROSMANE; ZAYRE et FATIME, *marchant
 pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAYRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! est-ce là cette voix
 Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois,

Cette voix qui trahit un feu si légitime,
Cette voix infidèle, et l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... Quoi! c'est elle? O destin!

(*Il tire son poignard.*)

Zayre! ah! Dieu!... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE, à Fatime.

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, courant à Zayre.

C'est moi, que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure!

ZAYRE, tombant dans la coulisse.

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...

Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.

Ah! voici son amant que mon destin m'envoie

Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCÈNE DERNIÈRE

OROSMANE, ZAYRE, NÉRESTAN,
CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître,
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur ?...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !
Zayre !... Elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

ORSMANE.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu ! serait-il possible ?

NÉRESTAN.

Barbare, il est trop vrai ; viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père ;
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière et les derniers adieux ;
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

ORSMANE.

Zayre !... Elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
Sa sœur ?... J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà son crime.

Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée :
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

ORSMANE.

Tu m'en as dit assez. O Ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?

Il ne reste que moi de ce sang glorieux
 Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux ;
 Rejoins un malheureux à sa triste famille,
 Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
 Tes tourmens sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
 Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
 Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
 Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
 En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
 Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
 Dans sa férocité, ton cœur impitoyable
 De ce trait généreux serait-il bien capable ?
 Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
 Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare ;
 Souffrez que Nérestan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin,
 Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
 Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
 Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
 Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéis, et ne réplique pas ;
 Vole, et ne trahis point la volonté suprême

D'un soudan qui commande et d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, sors, obéis...

(A Nérestan.)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le Ciel ait formé les innocens appas ;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États ;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée.

(Il se tue.)

(Aux siens.)

Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant ! je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce soit moi qui te plaigne !



MÉROPE

TRAGÉDIE

Voltaire. I.

29

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ACTEURS

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.

ÉGISTHE, fils de Mérope.

POLYPHONTE, tyran de Messène.

NARBAS, vieillard.

EURYCLÈS, favori de Mérope.

ÉROX, favori de Polyphonte.

ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.



MÉROPE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

GRANDE reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainsi que leur courroux ressentent leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'intérêts et pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.

Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
 Les organes des lois, les ministres des dieux,
 Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
 Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
 Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;
 Vous, veuve de Cresphonte et fille de nos rois ;
 Vous, que tant de constance et quinze ans de misère
 Font encor plus auguste et nous rendent plus chère ;
 Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis...

MÉROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide
 Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide ;
 La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
 Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
 Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
 Égisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?
 Écartez loin de lui la main de l'homicide.
 C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
 Abandonnerez-vous ce reste précieux
 Du plus juste des rois et du plus grand des dieux,
 L'image de l'époux dont j'adore la cendre ?

ISMÉNIE.

Mais quoi ! cet intérêt et si juste et si tendre
 De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE.

Je suis mère, et tu peux encor t'en étonner ?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint, dans la solitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon âme éperdue.
« Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort;
Il est digne de vous et des dieux dont il sort.
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte. »

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse et ses fils! »

Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
 Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
 Ces esclaves fuyant, le tumulte, l'effroi,
 Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
 Là, nageant dans son sang et souillé de poussière,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
 Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;
 Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
 Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
 Sanglans et renversés sur le sein de leur père,
 A peine soulevaient leurs innocentes mains.
 Hélas ! ils m'imploreraient contre leurs assassins.
 Egisthe échappa seul : un dieu prit sa défense.
 Veille sur lui, grand dieu qui sauvas son enfance !
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
 Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
 Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCÈNE II

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Eh bien ! Narbas ? mon fils ?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus :

Tant de pas, tant de soins, ont été superflus.

On a couru, Madame, aux rives du Pénée,

Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée ;

Narbas est inconnu ; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre âme redoute ;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite :
Il veille sur Égisthe ; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage,
Et j'ai sur ces chemins de carnage abréuvés
Des yeux toujours ouverts et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits ;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penché vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !
Mon fils dans ses États reviendrait pour servir !
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres !
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,

Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
 Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire?

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
 On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
 Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
 Je verrai la justice à la brigue immolée;
 Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort!
 Allons, et rallumons dans ces âmes timides
 Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides;
 Flattons leur espérance, excitons leur amour.
 Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
 Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes.
 La fière ambition dont il est dévoré
 Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
 S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
 S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
 Il agit pour lui seul, il veut tout asservir;
 Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
 Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
 De lois qu'il ne corrompe et de sang qu'il ne verse.
 Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
 Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi! partout sous mes pas le sort creuse un abîme!
 Je vois autour de moi le danger et le crime!

Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS.

Dissimulez, Madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'État, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie;
Tout vous dit qu'un guerrier vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'État connaît peu ces caprices,
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire :

Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
Mais l'État veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère et son État,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'État, quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus ;
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi, si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais, quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être;
Un roi qui la défende, et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe, jeune encore et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage :
C'est le fruit des travaux et du sang répandu;
C'est le prix du courage ; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux et vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux ;
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, et mon rang et mon titre.
La valeur fit ces droits ; le Ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne, il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :

En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'États, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance;
Défendez votre roi, secourez l'innocence;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrais peut-être;
Je pourrais m'abaisser; mais je ne peux jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

Seigneur, attendez-vous que son âme fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône aplanir le chemin,
Et pour vous y placer vous attendez sa main!

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.

Mérope attend Égisthe; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières;
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre;
En vain du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort; il peut se démentir;
De la nuit du silence un secret peut sortir,
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
 D'Élide et de Messène occupent les limites.
 Si Narbas reparait, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
 Un criminel errant, qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
 Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien ! encor ce crime ! Il m'est trop nécessaire.
 Mais, en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
 J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
 Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
 Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
 Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
 Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
 Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
 L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
 Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
 Appui de mes projets par tes soins dirigés,
 Érox, va réunir les esprits partagés ;
 Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
 Assure au courtisan ma faveur en partage ;

Du lâche qui balance échauffe les esprits :
 Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
 Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
 C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
 Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
 Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoûtante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel :
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;

Tout fait parler en vous la voix de la nature.
 Mais de ce meurtrier la commune aventure
 N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
 De crimes, de brigands, ces bords sont infectés ;
 C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
 La justice est sans force ; et nos champs et nos villes
 Redemandent aux dieux, trop longtemps négligés,
 Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
 Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
 Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;
 Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
 Le témoin le plus vil et les moindres clartés
 Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
 Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
 Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :
 Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
 Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYLÈS.

Vous serez obéie.

(A *Isménie*.)

Allez, et qu'on l'amène,

Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
 Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin :
 Vous savez s'il est juste. On comble ma misère,

Voltaire, I.

31

On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire
Je sais que cet hymen offense votre gloire;
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.
C'est un cruel parti; mais c'est le seul peut-être
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats;
Et l'on croit...

MÉROPE.

Non; mon fils ne le souffrirait pas.
L'exil, où son enfance a languï condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang;
Mais, si par les malheurs son âme était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah! que me dites-vous?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi! vous me demandez que l'intérêt surmonte

Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs!

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs;
Mais il est tout-puissant; mais rien ne lui résiste:
Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.

MÉROPE.

Ah! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel! apprenez-moi...

EURYCLÈS.

Voici cet étranger

Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCÈNE II

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné*;
ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*
Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*Elle sort.*)

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers!

Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi: de quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE.

O reine! pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(A Euryclès.)

Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines^{es}
Ah!... T'était-il connu?

ÉGISTHE.

Non: les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE.

J'en atteste le Ciel: il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes.
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;

Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
« Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide,
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ? »
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le Ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô Ciel !... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ? en Élide ! Ah ! peut-être...
L'Élide... Répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevois le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence :
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter ? pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le Ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits,
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux et vous offrir mon bras :
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage.
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni ; le Ciel inexorable
M'a conduit dans le piège et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité.
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
C'est un infortuné que le Ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
Si du moins...

SCÈNE III

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah ! Madame, entendez-vous ces cris ?
 Savez-vous bien...

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.
 Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE.

J'avais cru que les dieux
 Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
 Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre.
 Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
 Tout homme a ses malheurs.

(On emmène Égisthe.)

EURYCLÈS, à Mérope.

Je vous l'avais prédit :
 Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
 J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
 J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous

Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor sauver les débris du naufrage
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'État n'est point ingrat ; non, Madame, on vous aime ;
On vous conserve encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
Suivez sa voix, Madame ; elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

SCÈNE V

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Madame, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups,
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont lassé mon courage ;
Mais n'importe, parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait, et le sort...

Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi ! mon fils... ?

EURYCLÈS.

Il est mort !

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis et glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort !

ISMÉNIE.

O dieux !

EURYCLÈS.

D'indignes assassins

Des pièges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé,

MÉROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURYLÈS.

Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégez!...

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin?

EURYLÈS.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux.

(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

Le traître avait jeté ces gages précieux
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah! que medites-vous? mes mains, ces mains tremblantes,
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi! ce monstre avait pris cette armure sacrée?

EURYLÈS.

Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas, c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. O mon fils ! quel horrible destin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

SCÈNE VI

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX,

GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX.

Madame, par ma voix permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis

Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils qui n'est plus le sanglant héritage,
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable.
Le droit de le punir est un droit respectable :
C'est le devoir des rois ; le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
 Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
 Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
 Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
 Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
 Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
 Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
 Moi, vivre ! moi, lever mes regards éperdus
 Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
 Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
 Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
 Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
 La vie est un opprobre et la mort un devoir.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

NARBAS.

O DOULEUR ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
Je reviens sans Égisthe, et Polyphonte est roi !
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort attachée à nos pas,
Il règne, il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du Ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants.
Dieux ! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans.
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure.

Je vois, je reconnais cette triste demeure
 Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère,
 Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
 A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
 Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux ;
 Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue ;
 J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
 Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre*
où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu dont la vue indiscrete
 Ose troubler la reine et percer sa retraite ?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux
 Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
 C'est un infortuné qui demande une grâce.
 Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
 Respectez la douleur d'une mère éperdue ;

Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Éloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, Madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs ?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible : on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Égisthe, ô dieux ! le malheureux Égisthe !

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus ?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin

Aux portes de Messène a déchiré son sein.

Voltaire, I.

33

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
 Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?
 Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains
 Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
 C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée,
 Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
 Pour son fils seulement Mérope avait vécu ;
 Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée,
 Mais avant de mourir elle sera vengée :
 Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
 Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
 Le roi, qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;
 Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
 Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
 Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
 Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
 Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III

ISMÉNIE, *seule.*

Ce vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure ; et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !...

SCÈNE IV

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS,
ÉGISTHE, *enchaîné* ; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices.

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MÉROPE.

Quel intérêt ? barbare !

ÉGISTHE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre !

(Elle se jette dans les bras d'Isménie.)

EURYLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?

Vieillard infortuné, quels seront vos regrets !
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit...

MÉROPE.

Barbare ! Il te reste une mère.

Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.

Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,

S'il était votre fils, je suis trop condamnable.

Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.

Que je suis malheureux ! Le Ciel sait qu'aujourd'hui

J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE.

Je vous jure

Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,

Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui, ton père ? En Élide ? En quel trouble il me jette !

Son nom : parle, réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète ;

Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur !

C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.

(Levant le poignard.)

Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés...

NARBAS, *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire, ô dieux !

MÉROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître !

NARBAS.

Arrêtez !

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MÉROPE.

Son père !

ÉGISTHE, *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.

Euryclès, écoutez, écartez la victime ;

Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Égisthe et ferme le fond
du théâtre.*

O Ciel !

MÉROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Égisthe...

MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien, Égisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la destinée,

C'est Égisthe...

MÉROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puissans!

NARBAS, *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.

Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,

Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,

Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*

Ah! Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?

Quoi! c'est vous! c'est mon fils! qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(*A Isménie.*)

Vous, cachez à jamais ce secret important;

Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
 Cher Égisthe, quel dieu défend que je te voie ?
 Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger ;
 Et, si son arrivée est ici découverte,
 En le reconnaissant vous assurez sa perte.
 Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez ;
 Le crime est sur le trône ; on vous poursuit, tremblez.

SCÈNE V

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah ! Madame, le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE.

Qui ?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport.*

Eh bien ! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
 Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc !
 Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne !
 Pourquoi ? quelle entreprise exécrationnable et soudaine !

Pourquoi m'ôter Égisthe?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger! qui? lui? Sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte, implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,

De son salut au moins votre hymen est le gage.

Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,

Votre fils aux autels va devenir le sien.

Et, dût sa politique en être encor jalouse,

Il faut qu'il serve Égisthe alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui! quel coup de foudre! ô Ciel!

MÉROPE.

C'est mourir trop longtemps dans ce trouble cruel.

Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!

Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.

Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah, dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais.
Il y porta la flamme; et, parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens :
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite;
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète;
Et, lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître et devient votre époux!

MÉROPE.

Ah! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient : c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux ! est-il possible ?

(A Narbas.)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,

Avec son assassin dissimulez, Madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.

Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, à Euryclès.

Ah ! cours, et que tes yeux

Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :

C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE,

SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;

L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.

Comme roi, comme époux, le devoir me commande

Que je venge le meurtre et que je vous défende.

Deux complices déjà, par mon ordre saisis,

Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous !

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvait...

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir ;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains.

POLYPHONTE.

Oui, Madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah ! barbare !... A moi seule il faut qu'il soit remis.

Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.

(A part.)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(A Polyphonte.)

Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare ?

Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MÉROPE.

Eh ! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon, déjà vous environne ?

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône, et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE.

Eh ! Madame !

MÉROPE.

Ah ! Seigneur,

Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MÉROPE.

O dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler :
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler.

Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
 La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
 J'en suis frappé, Seigneur, et je n'attendais pas
 Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
 J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,
 C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
 Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance?
 Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
 A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
 De ce secret d'État les vestiges honteux;
 Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
 Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe?
 Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
 Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

ÉROX.

Méropé, dans les pleurs mourant désespérée,
 Est de votre bonheur une preuve assurée;
 Et tout ce que je vois le confirme en effet.
 Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence;
 Mais j'ai trop d'ennemis et trop d'expérience
 Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
 Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
 Sa mort sera le prix de cet hymen auguste;
 Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.

Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main.
Que voulait-il?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier surtout excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importent sa pitié, sa joie et sa vengeance?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient ; qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS,
MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos sermens ; songez à me venger ;
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel,
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah, dieux !

ÉGISTHE, à *Polyphonte*.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine.
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine ;
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le Ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère :
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi,
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente... ?

MÉROPE.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente :
Élevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui ? moi, Seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant*.

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

EGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE.

Qu'il meure !

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es ; et ce Ciel que j'atteste,
 Ce Ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
 Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
 Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux ! que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
 Vous, sa mère ? qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
 Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie :
 Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
 L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
 Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
 Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
 Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
 Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes...

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils : mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, se jetant à ses genoux.

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds ;
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine ! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;

Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
 Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
 De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
 Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
 Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
 Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
 Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
 Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
 S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
 Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
 Cessez de le prier, cessez de démentir
 Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à Mérope.

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
 Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte.
 Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
 Mais une vérité d'une telle importance
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
 Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis,
 Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous ! m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.

Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
 La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
 L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare!

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.

Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, quel'on me suive.

(A Mérope.)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère !

O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !

Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :

Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III

MÉROPE, *seule.*

Cruels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore !
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père ;
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait : et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCÈNE V

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre âme.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens ;
Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;

Et, ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie !

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien, le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
Ils ont assez longtemps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs ;
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil ;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(Aux sacrificateurs.)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?



ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

LE tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince ! ah, mon fils !
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère ;
Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,
Si longtemps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.

Qui, moi, né de Mérope ! et Cresphonte est mon père !
 Son assassin triomphe ; il commande, et je sers !
 Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
 Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTHE.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
 Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés ?
 Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
 Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
 De déserts en déserts errant, persécuté,
 J'ai languï dans l'opprobre et dans l'obscurité.
 Le Ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
 J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
 Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
 J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
 Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;
 Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père ;
 Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
 Je suis fils de Cresphonte et ne puis le venger.
 Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
 Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.
 Ah ! mon père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée
 Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
 Mes malheurs finissaient ; mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu ; le tyran vient ici.

SCÈNE II

POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS,
EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

Retirez-vous¹; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Élevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a subi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens, viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance;

1. Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.

Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;
Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE.

Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime :
Éclaire mon esprit du sein des immortels !
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels,
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS.

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez...

ÉGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons serait souple et docile.
Je vous croirais tous deux ; mais, dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le Ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre aux conseils s'abandonne ;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
Mérope !

SCÈNE IV

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS,
SUITE.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi.
Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils...

ÉGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu ?

Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Êtes-vous reine et mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le Ciel

T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.
Ah! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu :
Polyphonte est haï, mais c'est lui qu'on couronne ;
On m'aime, et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi ! tout vous abandonne !

Ce monstre est à l'autel?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empreser à ma suite et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je peux ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul, je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

Voltaire. I.

37

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MÉROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

ÉGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.

Adieu, tristes amis ; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.*(A Narbas, en l'embrassant.)*Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage.
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCÈNE V

NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Que va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure,
Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Égisthe va se perdre à force de courage ;
Il désobéira, la mort est son partage.

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte

La reine en expirant a prévenu sa honte.

Tel était son dessein, dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! son fils n'est donc plus! Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre

Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,

Les sons de la trompette et les voix des mourans;

Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,

Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,

On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?

De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.

Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre?
O dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE.

Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Égisthe ?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux ;
Égisthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.

Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE.

La victime était prête et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels.
Il court : c'était Égisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il ; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !

Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
C'est mon fils ; déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté. »
A ces cris douloureux le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans ;
On marche, on est porté sur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient, et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur. »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris ;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence ;

A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O Ciel! conserve Égisthe, et que je meure en paix!
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

*(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte
couvert d'une robe sanglante.)*

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains,
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître.
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(En courant vers Égisthe qui arrive la hache à la main.)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard : c'est lui dont la prudence

Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le Ciel parle, entendez son tonnerre :
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE DERNIÈRE

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS,
EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah! montrez-vous, Madame, à la ville calmée.
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.

Nos amis ont parlé ; les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le Ciel lui renvoie ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.





NOTES ET VARIANTES

NOTA. — Le premier chiffre de la note renvoie à la page, et le second indique la ligne.

ŒDIPE

Œdipe fut représenté pour la première fois le 18 novembre 1718. Quinault-Dufresne jouait *Œdipe*, et M^{lle} Desmares *Jocaste*. La pièce eut, dans sa nouveauté, quarante-cinq représentations. Elle fut reprise le 7 mai 1723 avec M^{lle} Le Couvreur et Quinault-Dufresne. La première édition d'*Œdipe* est de 1719. Elle forme un volume in-8 de 4 ff. non chiff. et 131 p. La tragédie est précédée d'une dédicace à Son Altesse royale Madame, dédicace signée « Arouet de Voltaire ». Les *Lettres écrites par l'auteur qui contiennent la critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille et du sien* occupent les pages 83 à 131 de la brochure. Ces *Lettres* sont au nombre de six; une septième, *Lettre à l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Œdipe*, parut dans une seconde édition donnée également en 1719. Une édition de 1730 contient une *Préface* dans laquelle on combat les sentiments de M. de La Motte sur la poésie. Un *Avertissement sur l'Œdipe* (dont les éditeurs de Kehl ont formé le premier alinéa de leur *Avertissement*) parut dans l'édition des *Œuvres de Voltaire* publiée en 1738 à Amsterdam. La lettre au père Porée, du 7 janvier 1730, que l'on trouve en tête d'*Œdipe* dans un grand nombre

d'éditions, est aujourd'hui classée dans la *Correspondance* (n° 200 de l'édition Moland).

Page 3, ligne 9. Dans *Phèdre*, Thésée dit à Hippolyte (IV, 11) :

*Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.*

3, 13. *Du reste des humains je vivais séparée.*

(ESTHER, I, 1.)

4, 3. *Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.*

(PHÈDRE, IV, VI.)

— 8. La Harpe, dans son *Commentaire sur le Théâtre de Voltaire*, fait remarquer que ces deux pronoms *son trône, son poison*, se rapportant l'un à la reine, l'autre à la contagion, produisent un mauvais effet.

4, 9. *Chaque instant que je vis vous enlève un sujet.*

(Corneille, *ŒDIPE*, III, III.)

— 23. *Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille !
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille !*

(PHÈDRE, IV, V.)

5, 13. ... *Vint ravager ces bords.*

(1719 et Kehl.)

— 17. *Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
Se campait fièrement sur le mont Cithéron.*

(Corneille, *ŒDIPE*, I, IV.)

6, 3. *Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.*

(1719 et Kehl.)

Méconnaître, pour dire : *ne pas connaître*, n'est point en usage. On reprocha cette expression à M. de Voltaire ; il céda à ces critiques, et sacrifia un très beau vers, que nous avons cru devoir rétablir. (Note des éditeurs de Kehl.)

7, 31. *Je marchais...* (Kehl.)

9, 21. *Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.*

(ESTHER, I, 1.)

10, 18. *Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.*

(ATHALIE, I, 1.)

11, 13. Ces vers furent applaudis aux premières représentations : ils ne pouvaient point passer inaperçus, car ils faisaient allusion aux événements qui avaient suivi la mort de Louis XIV.

12, 15. *De mes faibles esprits peut ranimer le reste.*

(PHÈDRE, I, v.)

13, 5. *Je tremblai...* (Kehl.)

— 7. Lepan, dans ses *Commentaires sur les tragédies et les comédies de Voltaire*, fait remarquer que ces vers ne sont pas corrects. « C'est, dit-il, Phorbas qui est le sujet de la phrase. Après ces mots : *conduit secrètement*, on attend *il*, et non *je*. » La Harpe approuve cette construction et dit que ces sortes d'ablatifs absolus sont admis même en prose, lorsqu'ils rendent la phrase plus rapide sans nuire à la clarté.

14, 5. ... *Vous poursuivez le crime...* (Kehl.)

16, 7. ... *Il osa s'emporter...* (Kehl.)

— 21. *Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.*

(ATHALIE, I, 1.)

18, 11. Ces deux vers sont imités et embellis. On trouve dans les élégies de M^{me} de La Suze :

Fièvre et faible raison qui, par de vains combats,

Choques les passions, et ne les détruis pas.

(Note de La Harpe, COMMENT.)

19, 1. *Que déguisant mon trouble...* (Kehl.)

20, 9. *Cependant sur ses pas...* (Kehl.)

21, 6. L'édition princeps porte :

Je ne viens point ici, par de jalouses larmes.

Mais, ce vers se trouvant textuellement dans *Andromaque* (III, iv), Voltaire le remplaça par celui qu'on lit aujourd'hui.

21, 17. *Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.*

(Corneille, HORACE, II, III.)

— 20. ... *qu'elle s'en justifie...* (Kehl.)

22, 23. *Vous êtes en des lieux...* (Kehl.)

23, 17. *Ne doit point...* (Kehl.)

— 18-19. Les éditeurs de Kehl ont interverti ces deux vers.

24, 4. *Madame, c'est donc là le prince Nicomède.*

(Corneille, NICOMÈDE, I, III.)

25, 16. *Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devrait, comme du crime, être exempt du soupçon.*

(Th. Corneille, LE COMTE D'ESSEX.)

26, 28. Ce vers fut particulièrement applaudi à une représentation donnée au Théâtre-Français, le 29 mai 1801, et à laquelle assistait le roi d'Étrurie, Louis 1^{er}.

27, 22. *Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.*

(PHÈDRE, II, v.)

32, 18. *Fuis, dis-je; et sans retour précipitant tes pas...*

(PHÈDRE, IV, II.)

34, 23. *Une extrême justice est souvent une injure.*

(Racine, LES FRÈRES ENNEMIS, IV, III.)

35, 18. La Harpe fait remarquer assez judicieusement que « c'est ici que la pièce commence. L'auteur avoue lui-même dans ses *Lettres* que l'épisode de Philoctète et l'amour de Jocaste ne servent qu'à remplir deux actes : il ajoute que le sujet d'*Œdipe* est bien loin d'en fournir cinq. » — (La Harpe, *Comment.*)

— 27. *Eh bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?*

(ATHALIE, III, v.)

36, 31... *Dites un mot, et vous nous sauvez tous.*

(BAJAZET, II, III.)

37, 4. *Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix.*

(IPHIGÉNIE, V, VI.)

39, 6. *Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.*

Tremble ! son jour approche, et ton règne est passé.

(ESTHER, III, v.)

44, 31. Plusieurs commentateurs, faisant une différence entre *cicatrisé* qui se dit « d'une plaie qui commence à se fermer » et *cicatricé* dont le sens serait : *couvert de cicatrices*, ont reproché à Voltaire l'emploi du premier de ces participes. Nous ferons remarquer que *cicatricé* était la forme ancienne, qu'on lit dans Amyot, Montaigne, Régnier, etc.; mais qu'à partir du XVIII^e siècle la forme *cicatrisé* a prévalu. C'est ainsi que Béranger a dit :

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !

Soulève enfin ton front cicatrisé.

(LES ENFANTS DE LA FRANCE.)

46, 27. *Le fils tout dégouttant du meurtre de son père.*

(CINNA, I, III.)

48, 32. *Ah ! Madame ! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,*

Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

(ANDROMAQUE, I, IV.)

49, 23. *Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer.*

(CORNEILLE, ŒDIPE, IV, IV.)

52, 4. *Oui, c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper.*

(ATHALIE, V, VI.)

54, 18. *Adieu, je vais traîner une mourante vie.*

(LE CID, III, IV.)

56, 8. *Et perdant votre roi...* (Kehl.)

57, 4. *Et quitter mes sujets et le trône en monarque...*

(Kehl.)

58, 1. *Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé.*

(PHÈDRE, IV, IV.)

— 19. *Un moment sans témoin...* (Kehl.)

- 59, 28. *A tout dit en mourant. De ses remords pressé...*
(Kehl.)
- 60, 3. *Je ne suis point son fils. Et qui suis-je, Iphicrate!*
(Corneille, ŒDIPE, V, IV.)
- 22. ... *je vous pris dans mes bras...* (Kehl.)
- 23. *Je ranimai...* (Kehl.)
- 24. *Vous viviez, aussitôt je vous porte à Corinthe...*
(Kehl.)
- 63, 16. ... *et le mien*
Est de vous épargner un si triste entretien.
(ANDROMAQUE, III, II.)
- 65, 11. *Un dieu plus fort que toi...* (Kehl.)
- 66, 7. *Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi...*
(Kehl.)
- Racine avait dit dans *Phèdre* :
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi... (IV, IV.)
- 68, 8. *Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.*
(IPHIGÉNIE, V, VI.)
- 23. *Après ne me répons qu'avecque cette épée.*
— *Quoi! du sang de mon père encor toute trempée.*
(LE CID, III, IV.)
- 69, 4. *J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.*
(La Fontaine, FABLES, XI, IV.)
- 12. *Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.*
(IPHIGÉNIE, IV, IV.)

BRUTUS

Brutus, dont Voltaire avait écrit, à Wandsworth, le premier acte en prose anglaise, fut représenté pour la première fois, le 11 décembre 1730, avec Sarrazin dans le rôle de

Brutus, Quinault-Dufresne dans celui de Titus, de Grandval dans celui de Valérius Publicola, et M^{lle} Dangeville dans celui de Tullie. *Brutus* eut dans sa nouveauté quinze représentations, dont la dernière fut donnée le 17 janvier 1731. Reprise en 1742 et en 1763, cette tragédie fut remise au théâtre le 17 novembre 1790, devant une salle enthousiaste, qui salua au passage tous les vers pouvant prêter à quelque allusion politique. C'est à la troisième représentation de cette reprise que le marquis de Villette demanda la translation à Paris du cercueil de Voltaire. Le 21 mai 1791, une nouvelle reprise de *Brutus* eut lieu à la Comédie-Française, avec Monvel et Talma dans les rôles de Brutus et de Titus.

L'édition princeps de *Brutus* est intitulée : *Le Brutus de M. de Voltaire ; avec un discours sur la tragédie* (à mylord Bolingbroke) : Paris, J.-Fr. Josse, 1731, in-8 de 16 ff. prél., 110 p. et 2 ff. non chiff. pour l'approbation, le privilège et l'errata. *Brutus* eut sous la Révolution un assez grand nombre de réimpressions. Voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. I, p. 11 et 12.

Page 74, ligne 27.

Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper...

(Kehl.)

75, 1. On a souvent fait remarquer combien ce premier hémistiche est dur à l'oreille. (Voyez La Harpe, Lépau, et Desnoiresterres, *la Jeunesse de Voltaire*, p. 423.)

79, 9. Imitation de ces vers de Cinna (II, 1) :

*J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans, veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.*

Voltaire. I.

39

80, 6. Ces derniers vers font partie d'une déclaration affichée dans Paris par le *Club des Cordeliers*, le 22 juin 1791, c'est-à-dire le lendemain de la fuite du roi. (Voyez l'édition du *Siècle*, t. III, p. 143.)

83, 27. *Sont-ils sans passions...* (Kehl.)

84, 6. Lepan, rappelant cette phrase de Vaugelas : « Il n'y a point de licence poétique qui puisse dispenser de mettre des s aux pluriels », blâme Voltaire d'avoir retranché l's dans ce vers; néanmoins on trouve de nombreux exemples de cette licence chez les poètes, depuis Malherbe jusqu'à Victor Hugo. (Voyez le *Dictionnaire de Littré*, t. III, p. 501-502.)

84, 31. Racine avait dit dans *Bajazet* (I, 1) :

*Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.*

89, 7. ... Il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, hâsse avec fureur.

(ANDROMAQUE, I, IV.)

91, 32. *La faiblesse des cœurs fait toute sa puissance.*
(Crébillon, IDOMÉNÉE, II, III.)

102, 21. *Je vous l'avais prédit...* (Kehl.)

103, 24. *Je vois voler partout les cœurs à mon passage.*
(BRITANNICUS, IV, III.)

— 27. *Et cependant, Titus...* (Kehl.)

104, 16. *Et Tullie et le trône offerts à son courage...*
(Kehl.)

— 31. *Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère;
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.*
(ANDROMAQUE, IV, I.)

107, 18. *Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.*
(PHÈDRE, V, VII.)

109, 17. *De moi ! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.*

(Kehl.)

119, 17. *Moi, je l'ai demandée?... (Kehl.)*

120, 11. Ces vers ont été imités par La Harpe dans *Warwick* (IV, 11) :

Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,

Dés que le fier Warwick a pleuré devant toi.

124, 14. *Et par la fermeté dont son cœur est armé...*

(Kehl.)

132, 9. *La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.*

(POLYEUCTE, I, III.)

136, 23. Ce vers renferme un solécisme : il faut, en effet, *a saisié*.

141, 16. Il y a dans le *Brutus* de M^{lle} Bernard :

Laisse encore douter à mon esprit confus

S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

— Non, vous n'en avez point.

142, 18. *Que ton sang...* (Kehl.)

143, 7. Tout ce passage est imité du *Brutus* latin du père Porée.

— 23. Autre imitation de ces vers de M^{lle} Bernard :

Reçois donc mes adieux pour prix de ta constance ;

Porte sur l'échafaud cette mâle assurance.

Ton père infortuné tremble à te condamner ;

Va ! ne l'imité pas et meurs sans t'étonner.

144, 23. Corneille avait dit dans *Sertorius* (V, VIII) :

... Il suffit, Rome est en sûreté.

ZAYRE

Zayre, qui avait été lue aux comédiens le 30 juin 1732, fut représentée pour la première fois le 13 août de la même année, avec M^{lle} Gaussin dans le rôle de *Zayre*, Quinault-

Dufresne dans celui d'Orosmane, de Grandval dans celui de Nérestan, et Sarrazin dans celui de Lusignan. La pièce eut dans sa nouveauté neuf représentations. Elle fut reprise le 12 novembre 1732 et fut jouée vingt-quatre fois. Le *Journal de la Cour et de Paris* (*Revue rétrospective*, Paris, 1836, t. V, p. 24) dit, en effet, que Zayre fut interrompue à la vingt-quatrième représentation par une indisposition de Sarrazin. D'après le registre manuscrit de la Comédie-Française, cité par M. Desnoïsesterres (*la Jeunesse de Voltaire*, p. 449), Zayre n'aurait eu, lors de cette reprise, que vingt et une représentations.

L'édition *princeps* est intitulée : *Zayre, tragédie représentée à Paris aux mois d'août, novembre et décembre 1732. Imprimée à Rouen, chez Jore père et fils, et se vend à Paris, chez J.-B. Bauche, 1733. Avec privilège du roi*, in-8 de 3 ff. non chiff., 95 p., 1 p. non chiff. pour l'approbation (du 18 novembre 1732) et un 1 f. pour l'errata. Cette première édition n'a pas l'*Épître dédicatoire* à M. Falkener, qu'on lit aujourd'hui en tête de Zayre. Cette *Épître* fut publiée avec la troisième édition pour laquelle il ne fut pas fait de nouveau tirage. On ajouta aux exemplaires de la première édition qui ne s'étaient pas débités, l'*Épître* à Falkener et une *Épître en vers* à M^{lle} Gausin, qui avait déjà été imprimée dans le *Mercure* de novembre 1732. L'*Épître* à Falkener avait dû subir quelques remaniements pour pouvoir paraître en 1733. M. Lequien a recueilli pour la première fois, en 1820, dans son édition des *Œuvres complètes de Voltaire*, les passages supprimés en 1733.

En 1736 parut une nouvelle édition de Zayre avec une nouvelle *Épître* à M. Falkener (devenu ambassadeur à Constantinople) et un *Avertissement* (de Voltaire) qu'on peut lire à la page 555 du tome II de l'édition Garnier frères.

La lettre de Voltaire à La Roque sur la tragédie de Zayre, qui avait paru dans le *Mercure* de juillet 1732, et qui a été longtemps réimprimée en tête de cette tragédie parmi les pièces préliminaires, a été classée par les éditeurs modernes dans la *Correspondance*.

Page 147, ligne 9. *Et fait des jours sereins de mes jours les*
(ESTHER, II, VII.) [plus sombres.

148, 11. ... *Ignoti nulla cupido.*
(OVIDE, ARS AM., III, 397.)

151, 12. *Sous le brillant éclat...* (Kehl.)

— 23. ... *Notre croyance...* (Kehl.)

152, 19. *Qui lui refuserait le présent de son cœur?...*
(Kehl.)

— 32. Ces vers rappellent ceux de *Bérénice* (II, v)

*Titus : ah ! plutôt au Ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empîres que toi !
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux !*

153, 1. *Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même.*
(BÉRÉNICE, I, IV.)

— 13. *Enfin son tendre amour...* (Kehl.)

Toutes les éditions imprimées du vivant de l'auteur portent :

Enfin mon tendre amour...

157, 27. Imitation de Campistron (*Tiridate*, I, VI) :
*Sur de tels sentiments vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cède en générosité ?*

159, 25. Molière avait dit en parlant des jaloux :
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine.
(LES FACHEUX, II, IV.)

— 26. C'est une traduction de cette pensée de Sénèque :
Quidam fallere docuerunt dum timent falli.

165, 4. ... *qui pourrait aujourd'hui...* (Kehl.)

166, 1. Voltaire a dit plus haut dans la même scène, vers 47 :

... Ah ! Zayre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...

167, 9. *Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux.*
(BRITANNICUS, II, VI.)

168, 28. Ce vers est une imitation de celui de Virgile (*Énéide*, I, 630) :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,
que l'abbé Delille, et, avant lui, Gilbert dans son *Héroïde de Didon à Énée*, ont traduit par celui-ci :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

170, 9. *Des courtisans français tel est le caractère.*

(LA HENRIADE, III.)

— 25. Cette expression, que Voltaire a employée encore dans la *Mort de César*, est prise d'un poème de l'abbé du Jarry :

*Tandis que les sapins, les chênes élevés,
Satisfont, en tombant, aux vents qu'ils ont bravés.*

— 29. C'est le mot du duc d'Orléans, régent, à M. de Suhm, envoyé du roi de Pologne :

« Monsieur, mandez au roi votre maître que la France a toujours été l'asile des rois malheureux. »

173, 29. *Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom...*
(Kehl.)

179, 10. La Harpe fait remarquer que ce vers pèche contre l'euphonie, sans doute à cause des trois répétitions du pronom *lui*.

186, 20. *Hélas ! suis-je en effet française ou musulmane ?...*
(Kehl.)

187, 13. *Paraissent, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime...*
(Kehl.)

187, 21. Imitation de Virgile (*Énéide*, I, 46) :

Ast ego, quæ divum incedo regina...

Racine avait dit aussi dans *Athalie* (III, III) :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

194, 10. *Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !...*

(Kehl.)

— 32. Hermione dit en parlant de Pyrrhus :

... Il ne s'informe pas

Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.

(ANDROMAQUE, V, 1.)

197, 2. *En reproches honteux j'éclate contre vous.*

(Racine, ALEXANDRE, IV, II.)

199, 12. *Tu soupîres enfin et sembles te troubler :*

Achève, parle. — O Ciel ! que ne puis-je parler !

(BAJAZET, II, 1.)

203, 32. M. Avenel rappelle que c'est par ce vers que Boucher d'Argis commença son fameux rapport sur les événements des 5 et 6 octobre 1789.

209, 32. Toutes les éditions portaient *la garde* ; Beuchot a mis *ma garde*, d'après un *errata* manuscrit de Decroix.

212, 6. *... Dans mes mains parvenue...* (Kehl.)

L'édition *princeps* porte : *en mes mains*.

214, 22. *Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux...*

(Kehl.)

MÉROPE

Méropé fut représentée, pour la première fois, le 20 février 1743 et reçue avec transport, au dire du *Mercure* de février de la même année. M^{lle} Dumesnil jouait *Méropé*, Sarrazin *Narbas*, de Grandval *Égisthe*, et Paulin *Polyphonte*. L'auteur de la *Troupe de Voltaire* cite parmi les

rôles créés par M^{lle} Clairon celui d'Isménie : c'est une erreur, M^{lle} Clairon n'ayant débuté que le 19 septembre 1743. Le parterre acclama Voltaire et demanda qu'il parût sur le théâtre. Les représentations de *Méropé*, interrompues par une indisposition de M^{lle} Dumesnil, furent reprises le 23 mars 1743, avec M^{lle} Clairon dans le rôle d'Isménie. (Voyez le *Mercur* de février 1744, p. 379.) *Méropé*, qui est toujours restée au répertoire, fut néanmoins proscrite pendant la Révolution et sous le premier Empire. (Voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, I, 40.)

Frédéric, à qui Voltaire avait promis de lui dédier *Méropé* (Voltaire à Frédéric, août 1738), avait mis *Méropé* en opéra. (Voyez *Œuvres de Frédéric le Grand*, édition Preuss, t. XIV, p. 409, et XXVII, p. 84.) Cet opéra, dont Graun fit la musique, fut représenté, pour la première fois, le 27 mars 1756.

La première édition de *Méropé* est intitulée : *La Méropé française avec quelques petites pièces de littérature*. Paris, Prault fils (de l'imprimerie de Joseph Saugrain), 1744, in-8 de 2 ff. non chiff., 12 ff. (paginés 1 à xxiv), 1 f., non chiff. et 115 p.

Méropé est sans privilège. Sur le refus du chancelier d'accorder le privilège à *Méropé*, voyez la *Chronique du règne de Louis XV*, dans la *Revue rétrospective*, t. V, p. 384.

L'édition princeps de *Méropé*, ornée d'un portrait de Voltaire, d'un fleuron de Boucher et de deux figures, est précédée d'une lettre de Voltaire au marquis Scipion Maffei, auteur d'une *Méropé* italienne, jouée sur le théâtre italien, à Paris, le 11 mai 1717. Voltaire avait eu d'abord l'idée de traduire la *Méropé* de Maffei; mais, voyant qu'il lui était impossible de la faire passer sur le théâtre français, il écrivit une *Méropé* nouvelle, à laquelle il travailla de 1736 à 1738.

Outre la lettre de Voltaire à Maffei, on imprime ordinairement en tête de *Méropé* une lettre du père Tournemine, jésuite, au père Brumoy, sur la tragédie de *Méropé* (du 23 décembre 1738), et une *Lettre de M. de La Lindelle* à Voltaire, avec la *Réponse à M. de La Lindelle*, qui avaient paru pour la première fois, en 1748, dans le tome V de l'édition

de Dresde. M. de La Lindelle est un personnage imaginaire, sous lequel se cache Voltaire. *Mérope* est jusqu'à présent la seule tragédie de Voltaire qui soit comprise dans l'enseignement universitaire; elle fait partie, avec le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Britannicus*, *Esther*, *Athalie* et le *Misanthrope*, du théâtre classique, et a eu de nos jours de nombreuses réimpressions, plus spécialement destinées aux écoles.

Page 227, ligne 13. Ce vers est tiré du premier acte d'*Artémire*, tragédie de Voltaire.

234, 16-17. Le premier de ces vers était dans la *Didon* de Lefranc de Pompignan, sous cette forme :

Le premier qui fut roi fut un usurpateur.

M. Fournier nous apprend que la censure l'avait interdit à la scène. (*L'Esprit des autres*, Paris, 1879, p. 241.) Quant au vers célèbre :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux,

Voltaire se l'est emprunté à lui-même : en effet, dans la tragédie d'*Ériphyle*, Alcmon dit en parlant de la vertu (II, 1) :

*C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux;
Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.*

— 21. Autre imitation d'*Ériphyle* (*ibid.*) :

*Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Il a dans les combats coulé pour la patrie;
Je vois ce que je suis, et non ce que je fus,
Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.*

236, 14. Les éditions imprimées du temps de Voltaire, ainsi que l'édition de Kehl, donnent *vos murs*, que nous avons maintenu, quoique *nos murs*, adopté par les éditeurs modernes, nous paraisse préférable.

237, 32. *Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.*

(Horace, *Od.*, III, III.)

Voltaire dira plus tard dans *Oreste* (I, II) :

La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

240, 11. Il semblerait qu'il fallût plutôt ici *dégouttante*. Mais nous avons maintenu *dégoûtante*, qui se trouve dans les éditions imprimées avec la participation de Voltaire.

244, 4. Dans l'italien, *Méropé* dit seulement : *Mira gentile aspetto* (que son aspect est aimable) !

245, 26. On lit dans la *Méropé* de Maffei (I, III) :

ISMENE.

*Che hai, Regina? oimè quali improvise
Lagrima ti vegg' io sgorgar da gli occhi?*

MEROPE.

*O Ismene, nel aprir la bocca a i detti,
Fecce costui col labro un cotal atto,
Che 'l mio consorte ritornommi a mente,
E mel ritrasse sì, com' io 'l vedessi.*

247, 23. Cet endroit est également imité de l'italien (I, III) :

... *Adrasto, usa pietade*

*Con quel meschin : benchè povero e servo,
Egli è pur uomo al fine.
. In tal povero stato,
Oimè, ch' anche il mio figlio occulto vive.*

L'abbé Genest fait dire à Pénélope, dans la tragédie de ce nom (IV, 1) :

*Sur des bords étrangers, Ulysse sans appui
Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui !*

249, 13. On ose me donner un tyran qui me brave...
(Kehl.)

— 17. C'est la traduction de l'axiome : *Vox populi, vox Dei*.

Mais, ajoute La Harpe dans son *Commentaire*, ce proverbe est si faux qu'il ne méritait guère d'être employé par un poète philosophe.

251, 18. *Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies,*
(ESTHER, III, VI.)

254, 6. M. de Voltaire est le premier qui se soit permis de mettre *enfoncer le bras, pour enfoncer le fer*. On trouve encore dans la *Mort de César* :

Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

Peut-être cette espèce de métonymie est-elle trop hasardée : il n'y en a pas d'exemple dans Racine. (La Harpe, *Comment.*, p. 223.)

255, 17. Imitation de Juvénal (SAT. I).

... et fruitur Dis

Iratiss...

257, 11. Aujourd'hui on écrirait *vue*. Voltaire, dit M. Régnier dans son *Théâtre classique*, suit encore parfois l'usage le plus ordinaire du XVII^e siècle, qui était de ne pas faire accorder le participe passé accompagné d'un autre participe ou d'un infinitif. Voyez l'*Introduction grammaticale du Lexique de Racine*, de M. Marty-Laveaux, à l'article *Participe passé*.

261, 6. Dans la pièce de Maffei (III, IV) Mérope s'écrie :

... *Barbaro, madre*

Fui ben anch' io, e sol per tua cagione

Or nol' son più.

263, 3. Imitation de ce passage de l'*Électre* de Longepierre :

... *J'allais venger mon frère.*

— *Vous alliez l'immoler.*

La Chapelle avait dit moins heureusement dans son *Téléphonte* (V, IV) :

... *lui, mon fils,*

Que j'allais immoler !

267, 13. *O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,*
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

(ATHALIE, II, VII.)

272, 18. *Me répondez-vous...* (Kehl.)

276, 6. La même situation se retrouve dans l'*Amasis* de Lagrange-Chancel (V, v) et dans le *Gustave Wasa* de Piron (IV, vi).

293, 6. Ce morceau, qui se trouve dans tous les *Cours de littérature*, est imité de Maffei (V, vi).

294, 6. *Une foule d'amis...* (Kehl.)

295, 15-16. On a suivi jusqu'à présent, pour ces deux vers, la ponctuation des éditions originales, qui mettent un point à la fin du premier, et une virgule à la fin du second. Nous avons cru mieux entrer dans la pensée exprimée par Voltaire en terminant le premier par une virgule et le second par un point.

297, 16.

EGISTO.

*Reina, a questo vecchio io render mai
Ciò che gli debbo non potrei : permetti
Che a tenerlo per padre io segua ognora.*

(Maffei, V, viii.)

Frédéric, dans sa lettre à Voltaire du 17 juin 1738, lui proposait cette légère modification pour les deux derniers vers :

*Allons monter au trône, et plaçons-y ma mère.
Pour vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.*





TABLE

AVERTISSEMENT	1
LA TRAGÉDIE SELON VOLTAIRE	ix
ŒDIPE	1
BRUTUS	71
ZAYRE	145
MÉROPE	225
NOTES ET VARIANTES	299



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

IMPRIMÉ PAR JOUAUST ET SIGAUX
POUR LA
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
PARIS, 1887

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΥ ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΗΜΩΝ
ΚΙΝΗΤΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΕΠΙΣΤΗΜΩΝ



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

800

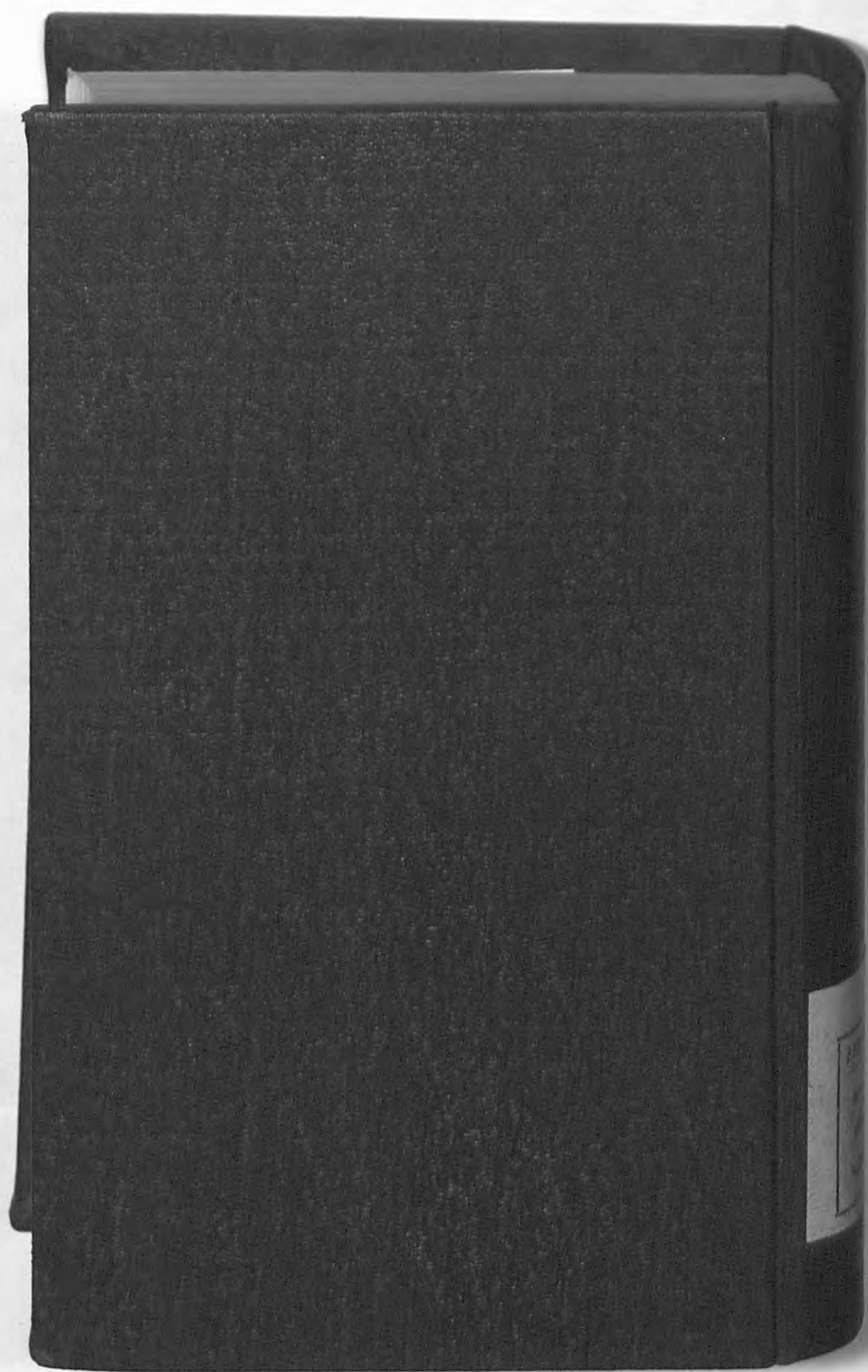
BE BE NGESCO, GEORGES.

OEUVRES CHOISIES DE VOLTAIRE

ἀριθ. χρ. 3729

Ἡμερομηνία
ἐπιστροφῆς

ΟΝΟΜΑΤΕΠΩΝΥΜΟΝ



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας